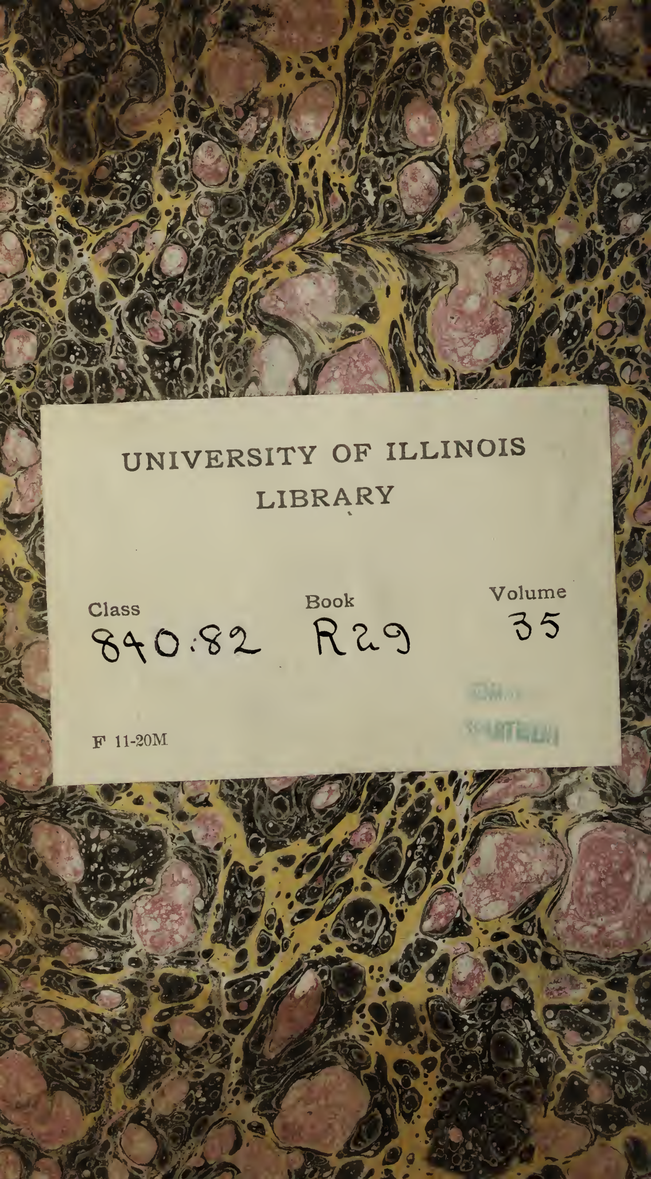
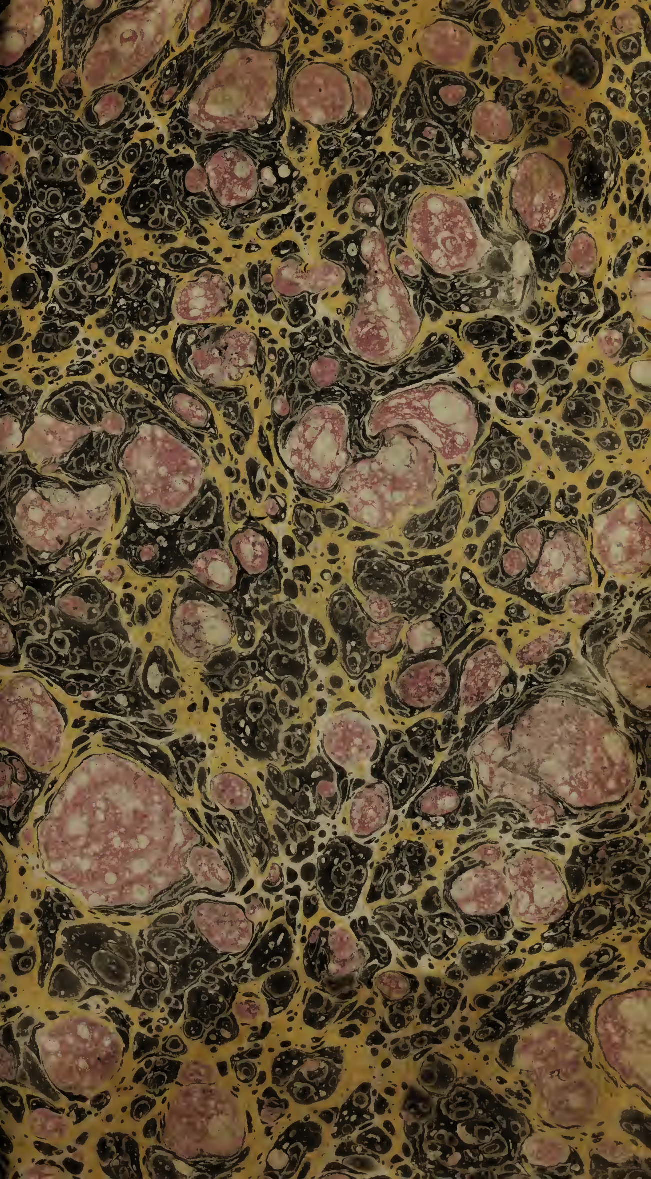



UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY
Class
840.82
Book
R29
Volume
35
F 11-20M



RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME TRENTE-CINQUIÈME.

Comédies. 5.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

RÉPERTOIRE

GÉNÉRAL

DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXV.

Second Ordre.

A PARIS,

Chez MÉNARD et RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE,

PAR BRUÉYS,

Représentée, pour la première fois, le 3 février 1691.

NOTICE
SUR BRUÉYS.

DAVID-AUGUSTIN DE BRUÉYS, naquit à Aix, en 1640, d'une ancienne famille ennoblie par Louis XI. Il fut élevé dans la religion calviniste, que ses parens avoient embrassée. Ses goûts le portèrent d'abord à l'étude de la théologie, puis il s'appliqua à celle du barreau. Il fut reçu avocat au parlement d'Aix, mais il n'eut point, dans cette carrière, le succès que ses talens et l'étendue de ses connoissances sembloient lui assurer. Trompé dans son attente, il prit du dégoût pour son état et résolut de l'abandonner. Une autre cause acheva de l'y déterminer. Ses parens n'ayant point voulu consentir à son mariage avec une jeune demoiselle d'Aix dont il étoit éperdument amoureux, il l'épousa contre leur gré, et se retira à Montpellier. Bruéys y conserva le titre d'avocat,

mais il cessa d'exercer cette profession et se livra entièrement à la théologie. Devenu bientôt un des principaux membres du consistoire de Montpellier, il fut chargé par les ministres de sa religion de répondre au livre de Bossuet, intitulé : *Exposition de la Doctrine de l'Eglise.* L'ouvrage qu'il composa à cet effet en 1682, inspira à Bossuet la plus grande estime pour son adversaire; il entreprit de le convertir et y parvint. Bruéys abjura le calvinisme, et dès-lors, il publia plusieurs ouvrages en faveur de la religion catholique. Peu de temps après sa conversion, il perdit sa femme; le chagrin qu'il en conçut, joint à son goût pour les études théologiques, le détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Il reçut la tonsure des mains de Bossuet en 1685.

Bruéys, au milieu de ses occupations sérieuses, n'avoit point négligé la culture des lettres. La fréquentation du théâtre, dans le temps où il étoit laïque, lui avoit donné un goût très-vif pour la littérature dramatique. Il consacra les instans de loisir que lui laissoit son nouvel état, à composer quelques ouvrages en ce genre. Ses amis, auxquels il montra les premiers essais de sa muse, l'engagè-

rent à les produire au jour. Sa qualité de prêtre l'empêchant de les donner sous son nom, il s'associa avec Palaprat, toulousain, qui s'offrit pour lui servir de prête-nom. Cette association a fait attribuer à ce dernier des ouvrages dont Bruéys seul est auteur; mais on a reconnu depuis qu'ils n'avoient travaillé ensemble qu'aux comédies du *Concert ridicule* et *du Secret révélé*, toutes deux en un acte, en prose.

La première, jouée le 14 septembre 1689, eut vingt-une représentations de suite; la seconde, donnée un an après, obtint aussi beaucoup de succès.

Le Grondeur, comédie en trois actes, de Bruéys seul, parut le 3 février 1691. Palaprat composa pour cette pièce un prologue intitulé *les Sifflets*.

Le 22 juin suivant, Bruéys donna *le Muet*, en cinq actes en prose. Cette pièce, dont le sujet est tiré de l'Eunuque, fut jouée onze fois de suite.

Le Sot toujours sot, fut joué avec succès, en un acte, le 3 juillet 1693. Cette comédie, refaite par l'auteur, en cinq actes, et intitulée *la Belle-Mère*, mais non représentée ainsi, fut remise

au théâtre, en trois actes, le 21 avril 1725, sous le titre de *la Force du sang*.

L'Important, comédie en cinq actes, en prose, jouée pour la première fois le 16 décembre 1693, obtint neuf représentations.

Les Empiriques, comédie en trois actes, en prose, donnée le 4 juin 1697, eut peu de succès. Bruéys fit représenter, le 14 mars 1699, *Gabinie*, tragédie. Cette pièce est imitée d'une tragédie latine du P. Jourdain, jésuite, intitulée *Suzanna*, et imprimée en 1654. Elle fut jouée dix fois de suite.

L'Avocat patelin, comédie en trois actes, imitée d'une ancienne farce du siècle de Louis XII, fut jouée pour la première fois le 4 juin 1706, sans succès; mais elle se releva aux représentations suivantes, et on la voit encore avec plaisir.

L'Opiniâtre, comédie donnée le 19 mai 1722, fut la dernière pièce que Bruéys publia. Il l'avoit composée en cinq actes; les comédiens la lui firent réduire à trois.

Cet auteur présenta la même année au théâtre *Asba*, tragédie; mais elle ne fut point jouée. Elle se trouve dans la collection de ses œuvres,

ainsi que trois autres pièces qui n'ont pas non plus été représentées. Ce sont *Lisimachus*, tragédie; *les Quiproquo*, comédie en un acte, en prose; et *les Embarras du derrière du théâtre*, en un acte, en prose.

Bruéys s'étoit retiré de nouveau à Montpellier, en 1697; il y mourut le 25 novembre 1723, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

PERSONNAGES.

MONSIEUR GRICHARD, médecin.
TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, amant de Clarice.
BRILLON, second fils de M. Grichard.
HORTENSE, fille de M. Grichard.
ARISTE, avocat, et frère de M. Grichard.
MONDOR, amant d'Hortense.
CLARICE, amante de Térignan.
MONSIEUR FADEL, parent de Clarice.
MONSIEUR MAMURRA, précepteur de Brillon.
MONSIEUR RIGAUT, notaire.
CATAU, suivante d'Hortense.
ROSINE, suivante de Clarice.
LOLIVE, valet de M. Grichard.
JASMIN, laquais de M. Grichard.
Un autre laquais.
Un prévôt de maître à danser.

La scène est à Paris, chez M. Grichard.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le saurons quand mon père reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudroit le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer ; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir ! et que je souffre dans l'incertitude où je suis !

HORTENSE.

Voici déjà Catau.

SCÈNE II.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN.

Eh bien! qu'as-tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar, son père, étoit sorti, et Clarice n'étoit pas encore levée; mais...

HORTENSE.

Quoi! mais?

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un et l'autre. La maison de monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

HORTENSE, *à Térignan.*

Je vous le disois bien, mon frère.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon père.

HORTENSE, *à Catau.*

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon! revenu. Eh! ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter tant qu'il y est? et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort?

HORTENSE.

Au moins, seconde-nous bien aujourd'hui: quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter? Ma foi, il faudroit être bien fin. Avouez que c'est un terrible mortel que monsieur votre père?

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans, n'y demeurent, tout au plus, que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique, il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville; il faut l'envoyer quérir en un pays où l'on n'ait point entendu parler de monsieur Grichard le médecin. Le petit Brillon, votre frère, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à sa fantaisie. Moi-même, je serois déjà bien loin, si l'affection que j'ai pour vous.... Mais, voici Lolive.

SCÈNE III.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU, LOLIVE.

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Eh bien! que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si monsieur votre père, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers, il ne m'a pas été possible....

TÉRIGNAN, *l'interrompant.*

Eh! laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE, *à Lolive.*

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le père de Clarice est entré, et il n'a pas eu le temps de me parler.

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit ?

LOLIVE.

Oui, Mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus ?

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart ; ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit !

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que monsieur de Saint-Alvar a été sorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

CATAU.

Eh ! comment diantre le sais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh ! donne-toi patience. (*A Térignan et à Hortense.*) Vous ne connoissez pas encore tous mes talens. On se cache des valets quand on a quelque secret à dire ; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécille!

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Oui; et j'y ai si bien réussi, que lorsque deux personnes, dont je sais les affaires, discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, et je gagerois, à leurs gestes et à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot ce qu'ils ont dit.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Il est devenu fou!

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Mais, enfin, que soupçonnes-tu?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu?

LOLIVE.

Premièrement, à ce que monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à monsieur Ariste.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ah! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence!

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus?

LOLIVE.

Oh! que oui. A peine le père de Clarice a ouvert la bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci. (*Il fait les gestes d'un homme surpris et en colère.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne vois pas ? Cela est pourtant plus clair que le jour ; (*montrant Térignan*) et Monsieur m'entend bien, assurément.

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE, *à Hortense.*

Et mademoiselle aussi ?

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi (*il refait les mêmes gestes*), vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné et en colère de ce que monsieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si avec ces gestes-là il pouvoit lui dire autre chose que ceci : *Quoi ! vous avez changé de sentiment ! que me dites-vous là ? est-il possible?*

TÉRIGNAN.

Que disoit à cela monsieur de Saint-Alvar ?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit. (*Il fait les gestes d'un homme qui fait des excuses.*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là.

LOLIVE.

Pour celles-là, qui sont équivoques...

CATAU, *l'interrompant.*

Point; je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc, pour voir?

CATAU.

Eh! explique-les toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez: *J'en suis bien fâché; je n'ai pu faire autrement; monsieur Grichard l'a voulu...* Ou bien cela pourroit encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi! tu trouves tout cela dans ces gestes?

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une syllabe.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

C'est un fou, vous dis-je; cela ne peut être. Clarice est fille unique de monsieur de Saint-Alvar, qui est un riche gentilhomme, ami de votre père; Mondor est un homme de qualité, dont le bien et le mérite répondent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés depuis hier, la parole est donnée, les contrats sont dressés; il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non, mais j'ai vu; et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Je tremble qu'il ne dise vrai!

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions; et moi je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté monsieur Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon père t'a commandé quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colère.

CATAU, *à Lolive.*

Adieu, truchement de malheur: va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE IV.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre père que vous êtes amoureux de Clarice ?

TÉRIGNAN.

Moi ? non, assurément! Il me soupçonne, au contraire, d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis; et, pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Tant mieux. Gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent. Les esprits à rebours, comme le sien, ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, et même rudement. Vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera, sans doute, votre père.... Non, Dieu merci! c'est monsieur Ariste.

SCÈNE V.

TÉRIGNAN, HORTENSE, ARISTE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Eh bien! mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal.

TÉRIGNAN.

Ah! ciel!

HORTENSE, *à Ariste.*

Quoi! mon oncle?

ARISTE.

Votre père me suit; retirez-vous : laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Seroit-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout.... Eh! vîte, il vient.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Eh! tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis : sauve qui peut.

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, ARISTE, LOLIVE.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

BOURREAU! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin : au premier coup de marteau j'ai couru si vîte, que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire?

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! donnez-vous patience.... (*A Lolive.*) Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh! mon frère, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh! çà, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore! tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu, j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferois hacher; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez, comment la voulez-vous?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin! je la veux... je la.... Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

ARISTE.

Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh! je croyois.... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyois* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pen-

dard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir.... (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah! Monsieur, demandez-le aux voisins, qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, Guillaume y étoit présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ? Hem ?...

LOLIVE.

Peste! Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin! ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me feroit mourir de chagrin...(*A Lolive.*) Hors d'ici.

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange humeur! A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques

domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah! vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi! vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder? ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher?

M. GRICHARD.

Courage, monsieur l'avocat, contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh! mon frère, je n'étois pas venu ici pour cela; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colère.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauroient mieux aller: cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un père de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard, comme vous, et...

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le théâtre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui, peut-être, est plus incommode dans la société que tous les autres: car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés; qu'un rien met en colère, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frère; laissons ces contes-

tations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrois bien savoir qui sont ces gens-là?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais, pour votre bien, on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfans?

M. GRICHARD.

Cela se pourroit.

ARISTE.

Ils consentoient l'un et l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire!

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciois guère.

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frère de monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice que vous avez promise à votre fils?

M. GRICHARD.

Bon! promise.... Qu'il compte là-dessus.

ARISTE.

En conscience, mon frère, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite!... Et croyez-vous, en conscience, monsieur mon frère, que je m'en mette fort en peine?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! cependant.... cependant chacun fait chez

lui comme il lui plaît; et je suis le maître de moi et de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frère, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire, car, si...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! si, car, mais... Je n'ai que faire de vos conseils. Je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous vouliez pourtant y faire un peu de réflexion....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore? Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarice?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos, non plus, que je donne Hortense à monsieur Fadel?

ARISTE.

C'est un imbécille : j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse! En effet, comme vous dites... Ainsi, vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein?

ARISTE.

Très-assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis?

ARISTE.

Oui, mon frère.

M. GRICHARD.

Tant mieux! j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, tout à l'heure, chez monsieur Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi! vous allez....

M. GRICHARD, *voulant sortir sans l'écouter.*

Serviteur.

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, ARISTE, BRILLON, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon père, mon père, j'ai fait aujourd'hui mon thême sans faute : tenez, voyez. (*Il lui donne un papier.*)

M. GRICHARD, *prenant le papier et le lui jetant au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon père, voyez-le à cette heure; je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD, *à part.*

Eh! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON, *à M. Grichard.*

Je vais vous le lire en français, et puis je vous lirai le latin. (*Lisant.*) *Les hommes.* Au moins, ce n'est pas du latin obscur comme le thême d'hier : vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD, *à part.*

Le pendard!

BRILLON, *lisant.*

Les hommes qui ne rient jamais et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui....

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU, *à part.*

Le pauvre enfant!

ARISTE, *à part.*

Belle éducation!

BRILLON, *pleurant, à M. Grichard.*

Oui, oui, vous me frappez quand je fais bien, et moi, je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends....

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin!

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé, attends.

BRILLON.

Oui, oui, attends. Qu'on m'y rattrape. Tenez, voilà pour votre soufflet. (*Il déchire son thême.*)

M. GRICHARD.

Le fouet, maraud, le fouet!

BRILLON.

Oui-da, le fouet! j'en vais faire autant, tout à l'heure, de ma grammaire et de mon Despauterre.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD.

Tu le paieras ! (*A part.*) Ce petit maraud abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU, *à part.*

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmottes-tu là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente ?

ARISTE, *à Catau.*

Mon frère a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh! çà, mon frère, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez monsieur Rigaut, mon notaire ? Serviteur.... Mais que me veut encore cet animal ?

SCÈNE X.

M. GRICHARD, ARISTE, MAMURRA, CATAU.

MAMURRA, *à M. Grichard.*

Monsieur....

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, Monsieur? vous prenez très-mal votre temps, monsieur Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé?

MAMURRA.

Oui, Monsieur, *effugit.*

M. GRICHARD, *à part.*

Ces animaux-là ne sauroient s'empêcher de cracher du latin. Parle français, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore? Eh! de par tous les diables, parle français, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collége.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Eh bien, bourreau! dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon?

MAMURRA.

Oh! çà, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle français, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo;* mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet : on révolte l'esprit au lieu de le redresser; et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Toujours Arriaga, tête incurable! Sors d'ici tout à l'heure, et ton maudit Arriaga, et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hors d'ici, te dis-je, et va le chercher tout à l'heure.

(*Mamurra sort.*)

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur. (*Appelant.*) Eh ! Lolive ? qu'on selle ma mule. Je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous ?

ARISTE.

Si tu savois quel dessein bizarre il a formé!

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi, depuis hier, votre frère s'est mis en tête d'épouser Clarice ?

ARISTE.

Peut-être la beauté...

CATAU, *l'interrompant.*

Tarare, la beauté ! c'est bien la beauté, vraiment, qui prend un homme comme lui!

ARISTE.

Qu'est-ce donc ?

CATAU.

Vous savez, Monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévère et rude aux domestiques en présence de monsieur Grichard, afin de gagner ses bonnes grâces

et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle ?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh bien ! hier au soir votre frère étoit dans la chambre de monsieur de Saint-Alvar ; Clarice étoit dans la sienne, qui y répond : Rosine vint à faire quelque bagatelle ; Clarice prit de là occasion de gronder. Monsieur Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement monsieur de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut : sa maîtresse fit semblant de la chasser, et depuis ce moment notre grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible ?

CATAU.

D'abord, il le propose à monsieur de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit, à condition que monsieur Grichard donneroit Hortense à monsieur Fadel, son beau-frère, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle ?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler : elle a déjà fait des plaintes à son père, qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déjà concerté avec Clarice et Rosine ce qu'il y a à faire pour cela ; et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagême dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LOLIVE.

La maudite bête qu'une mule quinteuse ! Le vilain homme qu'un médecin hargneux ! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là ! et que le ciel les a bien faits l'un pour l'autre ! Ouf, me voilà tout hors d'haleine ; mais, Dieu merci, c'est pour la dernière fois.

SCÈNE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Ah ! te voilà ; je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule : ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre. Pour récompense, ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Oui ; le médecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée; mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus. Mais avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue; et quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vîte m'avertir. Voici ma maîtresse.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

Mon oncle et mon frère sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre père vous propose de vous marier avec monsieur Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais, si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh bien! vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau!

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point ?

CATAU.

Oh ! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon dieu, que tu es prompte ! Je crains de me voir mariée au plus imbécille et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas là seule. Je connois de belles personnes, comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes; mais aussi, en revanche, je connois de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde, et l'avarice fait tous les jours de ces assortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation.

CATAU.

Oh ! çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre père s'opiniâtroit à vous donner à monsieur Fadel ?

HORTENSE.

Je ne sais.... mourir.

CATAU.

Mourir ?

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir?

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu, n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout à fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon père n'est pas fait comme les autres; et si j'ai une fois consenti, te dis-je....

CATAU, *l'interrompant.*

Bon, consenti! Allez, Mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit.... Mais nous n'en viendrons pas là. Laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCÈNE IV.

HORTENSE, CATAU, LOLIVE.

LOLIVE.

Garre! garre! monsieur Grichard. Garre! garre!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE.

Non; Guillaume ramène sa monture.

HORTENSE.

Et mon père?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident?

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis, tout d'un coup, à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi-tour à droite, et monsieur Grichard, un demi-tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé!

LOLIVE.

Non. Il gronde à cette heure le barbet: vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'appréhende sa mauvaise humeur.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE V.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

Il a été bientôt de retour.

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé quérir un autre médecin ?

LOLIVE.

Non; mais le malade s'est impatienté, et voyant que monsieur Grichard tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours... Mais, je l'entends...Retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement ; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Ecoute....

(*Elle lui parle à l'oreille.*)

LOLIVE.

C'est assez.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

Oh ! parbleu, canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais aussi voyez ce maraud de voisin ! on le lui a dit mille fois... Ce coquin ! cet insolent !... Mort de ma vie !... Monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête !

M. GRICHARD, *à part.*

Cette fille a quelque chose de bon... (*A Catau.*) Brillon n'est-il point revenu ?

CATAU.

Non, Monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin... Et son animal de précepteur ?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien !

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, CATAU, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à M. Grichard.*

MONSIEUR Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

IL faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit.

SCÈNE IX.

M. GRICHARD, M. FADEL, CATAU.

M. GRICHARD, *à M. Fadel.*

APPROCHEZ, mon gendre prétendu. (*M. Fadel approche lentement et avec timidité.*) Eh! approchez, vous dis-je.

CATAU, *à M. Fadel.*

Eh! mettez-vous encore plus près; vous devez savoir que Monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh! çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot?

M. FADEL.

Ouais !

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien puisque je vous la donne.

M. FADEL.

Ah !

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot !

M. FADEL.

Oh ! oh !

M. GRICHARD.

Je l'avois promise à un certain Mondor, qui est absent.

M. FADEL.

Voyez !

M. GRICHARD.

Mais je vous préfère à lui.

M. FADEL.

Oui ?

M. GRICHARD.

Il sera attrapé quand il viendra.

M. FADEL.

Ah ! ah !

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui-da !

M. GRICHARD.

Ouais ! oh ! oh ! ah ! ah ! oui ? voyez ! oui-da ! N'avez-vous que cela à me dire ?

CATAU.

Il vous répond fort juste.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD, *à Catau.*

Oui ; mais son style est bien laconique.

M. FADEL.

Là, la.

CATAU, *à M. Grichard.*

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sais, Monsieur, plus de quatre qui, sans oh! oh! oui? et ah! ah! n'auroient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mène à Hortense ; peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU, *à M. Fadel.*

Allez voir votre maîtresse, monsieur oh! oh!

(*M. Grichard et M. Fadel entrent chez Hortense.*)

SCÈNE X.

CATAU.

A QUEL imbécille veut-on donner une fille comme elle? Je l'empêcherai bien.

SCÈNE

SCÈNE XI.

TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU, LOLIVE *dans le fond.*

ARISTE, *à Catau.*

Ou est mon frère ?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec monsieur Fadel. Ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE, *dans le fond.*

Puis-je entrer ?

CATAU.

Oui ; mais dépêche-toi.

LOLIVE, *approchant.*

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

LOLIVE, *à Catau, en regardant si M. Grichard ne vient point.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Eh bien?

LOLIVE, *montrant Ariste.*

Je l'ai mené chez Monsieur.

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que monsieur Grichard connoisse trop ton visage?

LOLIVE.

Lui? depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face : il ne connoît personne.

CATAU.

Va vîte, qu'il ne te rencontre ici.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE XII.

TÉRIGNAN, HORTENSE, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau.*

AH! je respire : monsieur Fadel est sorti, et mon père est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes.

TÉRIGNAN.

Comment?

CATAU.

Vous le saurez quand il sera temps.

SCÈNE XIII.

M. GRICHARD *dans le fond*, TÉRIGNAN, HORTENSE, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau, apercevant M. Grichard.*

Ah! voilà mon père : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire?

CATAU.

Lui? Eh! ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend personne? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyons ici.

ARISTE, *à Térignan.*

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu. (*Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est toujours au fond du théâtre.*)

TÉRIGNAN.

Je n'oserois.

ARISTE, *à Hortense.*

Vous, Hortense?

HORTENSE.

Je tremble!

ARISTE, *à Catau.*

Toi donc, Catau?

CATAU.

La peste!

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette sombre mélancolie?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, *à part, se promenant en colère.*

C'est une chose étrange! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colère. Je suis bon père, mes enfans me désespèrent; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager!

ARISTE, *à part.*

Il faut que je l'aborde. (*A M. Grichard.*) Mon frère, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous, mon père?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monsieur?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monsieur. Je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice? Qu'on se retire, et vîte. (*A Hortense.*) Allons, vous aussi. Vous m'échauffez la bile avec vos airs posés.

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pour vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frère; puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure!

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire, moi seul, à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand, le boucher, le cordonnier, l'épicier; et malheur à qui nous fera quelque frasque! Mais la voici: vous allez voir.

SCÈNE XV.

M. GRICHARD, ARISTE, CLARICE.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer!

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vous vient cette joie si déréglée.

CLARICE.

Mon père vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de noces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE, *l'interrompant.*

Comment, Monsieur, quels apprêts? les habits, le festin, les violons, les hautbois, les mascarades, les concerts et le bal, surtout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable?

CLARICE, *lui montrant sa robe.*

Vous voyez cet habit? c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi?

CLARICE.

Oui; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi?

CLARICE.

Oui, Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD, *à part.*

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin?

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit de cavalier.

M. GRICHARD, *à part.*

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous....

CLARICE, *l'interrompant.*

J'ai préparé une mascarade charmante!

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE, *l'interrompant.*

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD, *à part.*

Je perds patience.

CLARICE.

Que nous allons danser! C'est ma folie que la danse. Au moins, j'ai déjà retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais?

CLARICE.

Oui, Monsieur, deux pour vous et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCÈNE XVI.

M. GRICHARD, ARISTE, CLARICE, ROSINE.

ROSINE, *à Clarice.*

MADAME, tous vos habits de masque sont au logis; venez les voir au plus vîte; ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD, *à Clarice.*

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier.

CLARICE.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer: elle est de la meilleure humeur du monde; elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Eh! Madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractère!

CLARICE.

Je le crois; mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que les gens qui sont auprès de nous, nous communiquent, malgré que nous en ayons, leur joie ou leur tristesse, et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier.

ROSINE, *à Clarice.*

Venez donc, Madame, on vous attend avec impatience.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Adieu, Monsieur. Je meurs d'envie de voir vos habits et les miens, et j'ai laissé au logis monsieur Canari, qui m'attend.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD, *à Rosine.*

Qui est-ce ce monsieur Canari?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi, Monsieur, vous allez avoir la perle des femmes! La plupart aiment à gronder les domestiques et à chagriner leurs maris: pour celle-là, oh! je vous réponds

qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien; c'est la meilleure des femmes. Tenez, Monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colère.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son père ne seroit-il pas cause...

ROSINE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous demande pardon : il faut que j'essaie aussi mon habit de masque.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE.

(*Ils sont quelque temps à se regarder sans se rien dire.*)

ARISTE.

Mon frère, eh bien ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues.

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant?

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque mystère.

ARISTE, *à part.*

Se douteroit-il qu'on le joue ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, Monsieur mon frère, que vous avez le don de raisonner toujours de travers?

ARISTE.

Moi?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est monsieur de Saint-Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces gentilshommeaux de province aiment les fêtes; et il me souvient d'avoir ouï dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danser aux noces de sa fille.

ARISTE.

Quoi! vous croyez...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais de ce pas laver la tête, comme il faut, à ce vieux fou.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Ou va-t-il donc?

ARISTE.

Trouver le père de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller. Monsieur de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc. Il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour ; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre; écoutez ce qui se passera ici ; et quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frère a chassé aujourd'hui tous ses demestiques... Mais le voici déjà ; allez vîte vous cacher.

(*Ariste se cache.*)

SCÈNE XX.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Eh bien ! Monsieur, vous venez de chez monsieur de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons, porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir...

CATAU, *l'interrompant.*

Eh ! Monsieur, cela sera inutile : si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante et cent s'il les faut. Je connois les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour se satisfaire; et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine, que ce n'est point Clarice...

SCÈNE XXI.

M. GRICHARD, CATAU, JASMIN.

JASMIN, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, un monsieur vous demande.

CATAU, *à part.*

Bon ! voici mon homme.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Qui est-ce ?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle monsieur Ri... Ri... Attendez, Monsieur, je vais encore le lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens çà, fripon.

JASMIN, *criant.*

Ahi! ahi! ahi!

CATAU, *à M. Grichard.*

Eh! Monsieur, vous lui avez arraché les cheveux; vous êtes cause qu'il a pris la perruque: vous lui arracherez les oreilles, et on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Je te l'apprendrai.... C'est sans doute monsieur Rigaut, mon notaire; je sais ce que c'est: fais-le entrer.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XXII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

NE pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent? Peste soit des importuns!

SCÈNE XXIII.

M. GRICHARD, CATAU, LOLIVE, *en maître à danser;* LE PRÉVOT de danse.

M. GRICHARD, *à part.*

OUAIS! ce n'est point là mon homme... (*A Lolive qui lui fait plusieurs révérences.*) Qui êtes-vous, avec vos révérences?

LOLIVE.

Monsieur, on m'appelle Rigodon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai-je point vu ce visage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien! monsieur Rigodon, que voulez-vous?

LOLIVE, *lui donnant une lettre pliée en poulet.*

Vous donner cette lettre de la part de mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD, *prenant la lettre.*

Donnez.... Je voudrois bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre? Voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet!... Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *à part.*

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Tout le monde dit que je me marie avec le » plus bourru de tous les hommes : je veux désa- » buser les gens; et, pour cet effet, il faut que ce » soir vous et moi nous commencions le bal. » (*Interrompant sa lecture.*) Elle est folle.

LOLIVE.

Continuez, Monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Vous m'avez dit que vous ne saviez pas dan-

» ser; mais je vous envoie le premier homme du » monde....

LOLIVE, *à monsieur Grichard qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah! Monsieur.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Qui vous en montrera, en moins d'une heure, » autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. » (*Interrompant encore sa lecture.*) Que j'apprenne à danser!

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD, *achevant de lire.*

« Et, si vous m'aimez, vous apprendrez de lui » la bourrée. CLARICE. » (*A part, après avoir lu.*) La bourrée!... moi, la bourrée!... (*A Lolive, avec colère.*) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici?

LOLIVE.

Allons, Monsieur, dans un quart d'heure vous la danserez à miracle!

M. GRICHARD, *redoublant sa colère.*

Monsieur Rigodon! je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques.

CATAU, *bas, à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE, *à M. Grichard, en faisant signe au prévôt de jouer du violon.*

Allons, gai! Ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelques principes?

M. GRICHARD, *portant sa colère à l'extrémité, et montrant le violon.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux!

LOLIVE.

Parbleu! Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître?

LOLIVE.

Oui, morbleu! vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser; elle m'a payé pour cela, et, ventrebleu! vous danserez. (*Au prévôt.*) Empêche, toi, qu'il ne sorte. (*Il tire son épée, qu'il met sous son bras.*)

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis mort. Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

CATAU, *plaçant M. Grichard à un coin du théâtre.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous-là, Monsieur : laissez-moi lui parler. (*A Lolive.*) Monsieur, faites-nous la grâce d'aller dire à monsieur de Saint-Alvar....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici. (*Montrant M. Grichard.*) Je veux qu'il danse.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! le bourreau! le bourreau!

CATAU, *à Lolive.*

Considérez, s'il vous plaît, que Monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux médecin.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, et en avoir besoin.

M. GRICHARD, *tirant Catau à lui.*

Oui; dis-lui que quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger tout son soûl.

(*Catau va auprès de Lolive.*)

LOLIVE.

Je n'en ai que faire. Je veux qu'il danse, ou, morbleu!...

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

CATAU, *à M. Grichard, revenant auprès de lui.*

Monsieur, il n'y a rien à faire: cet enragé n'entend point raison. Il arrivera ici quelque malheur; nous sommes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATAU, *lui montrant Lolive.*

Regardez un peu ce drôle-là, il a méchante physionomie!

M. GRICHARD, *le regardant de côté, en tremblant.*

Oui; il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on ?

M. GRICHARD.

Au secours! voisins, au secours!

CATAU.

Bon! au secours! Eh! ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verroient voler et égorger avec plaisir? Croyez-moi, Monsieur, deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sait, je passerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies, et j'ai ouï dire à monsieur Mamurra que lorsqu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila; mais Hercule ne dansa pas la bourrée, et de toutes les danses, c'est celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh bien! il faut le dire; Monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui-da, Monsieur. Voulez-vous les menuets?

M. GRICHARD.

Les menuets? Non.

LOLIVE.

La gavotte?

M. GRICHARD.

La gavotte ? Non.

LOLIVE.

Le passepied ?

M. GRICHARD.

Le passepied? Non.

LOLIVE.

Eh! quoi donc? Tracanas, tricottez, rigodons? En voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non : je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse.

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est ; mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien! la courante, la bocane, la sarabande?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh! que diantre voulez-vous donc? Demandez vous-même; mais hâtez-vous, ou par la mort!...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la... la...

LOLIVE.

Quoi! de la... la...

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur, vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut, ou tout à l'heure, ventrebleu !...

(*Lolive fait danser M. Grichard.*)

SCÈNE XXIV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU, LOLIVE.

M. GRICHARD.

Ouf !

ARISTE.

Qu'est ceci ?

M. GRICHARD.

C'est que...

ARISTE, *l'interrompant.*

Que vois-je ?

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit...

ARISTE, *l'interrompant.*

Mon frère apprendre à danser !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraud...

ARISTE, *l'interrompant.*

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit...

ARISTE, *l'interrompant.*

On se moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable ! Je vous dis que c'est ce coquin qui me veut faire danser par force.

ARISTE.

Par force ?

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Eh ! oui, par force !

CATAU, *à Ariste.*

Oui, Monsieur, la bourrée !

ARISTE, *à Lolive.*

Et qui vous a fait si hardi, Monsieur, que de venir céans ?

LOLIVE.

Monsieur... Monsieur... j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

(*Il sort avec le prévôt.*)

SCÈNE XXV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh ! je n'y puis plus tenir ! il faut que j'aille chercher ce vieux fou de monsieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son père et à tous ceux que je trouverai chez lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXVI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

Le voilà parti. Que dites-vous de Lolive ?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon ! Oh! pour le coup, je crois mon frère désabusé de Clarice.

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein ; et c'est à quoi nous devons aller travailler, sans perdre un instant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si monsieur Grichard revenoit....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre et te reconnoître.

LOLIVE.

Bon! reconnoître : tu ne saurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter et porter un habit doré; j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire?

LOLIVE.

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vîte.

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens.

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre dont nous avons déjà fait l'aumônier, que nous avons envoyé à monsieur Grichard. Il n'y a que toi qui puisse achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurois.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas au double de cette seconde expédition?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet?

LOLIVE.

Non; ma réputation m'est chère.

CATAU.

Oh! garde-la . on ne prétend pas te l'ôter; mais compte que, si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne?

CATAU.

En ce cas tu risquerois peut-être quelques bagatelles; mais, de ce côté-là, les coups sont incertains, et très-sûrs du côté de Mondor, aussi bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion.... Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras; quel parti prendre? Battu, peut-être, du côté de monsieur Grichard; rossé à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire :

» Des *bâtons* aujourd'hui je n'ai plus que le choix. »

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Eh bien! il n'y a plus à hésiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles. Mais qui m'en sera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore?

LOLIVE.

Non, te dis-je; donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Eh bien! moi.

LOLIVE.

Toi?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE II.

CATAU.

Enfin, voilà notre affaire en bon train; et si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation. (*Apercevant M. Fadel.*) Mais, que vois-je? ce sot de Fadel viendroit-il mettre quelque obstacle à nos desseins? Il ne m'incommodera pas long-temps, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

SCÈNE III.

M. FADEL, CATAU.

M. FADEL.

Je cherche votre monsieur Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui?

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais!

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guère.

CATAU.

Voyez!

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-da!

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille!

CATAU.

Bon!

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot?

CATAU.

Oh! oh!

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah! ah!

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire, au moins?

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ah! ah!

(*M. Fadel sort.*)

SCÈNE IV.

CATAU.

Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci! Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor. (*L'apercevant.*) Mais le voici lui-même.

SCÈNE V.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

O ciel! quelle imprudence! Ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice? Que venez-vous faire ici?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée? Je ne vois ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice à l'heure que je vous parle, et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir; retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu?

CATAU.

Eh! allez, vous dis-je.

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savois que les momens me durent!

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez!

MONDOR.

Viens, au moins, bientôt.

CATAU.

Eh! commencez par vous en aller. Mort de ma vie! que les gens sont sots quand ils sont amoureux! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je. (*Apercevant M. Grichard.*) Mais, peste soit de vous! voici monsieur Grichard. Il nous a vus ensemble; nous ne pouvons l'éviter. Que ferons-nous? Attendez : par bonheur il ne vous connoît point; consultez-le sur la première chose qui vous viendra en tête. Il vous expédiera bientôt. Et vous viendrez me retrouver. En tout cas, je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire, je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

SCÈNE VI.

M. GRICHARD, MONDOR, CATAU.

M. GRICHARD, *à Catau, en lui montrant Mondor.*

Qui est cet homme-là? encore un maître à danser?

CATAU.

Que dites-vous là? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable! c'est un homme de la première condition, qui, sur quelque maladie extraordinaire, veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

(*Catau sort.*)

SCÈNE VII.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous? de quel mal vous plaignez-vous? vous avez un visage de santé!

MONDOR.

Aussi, Monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc? le devenir?

MONDOR.

Non, Monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc, au plus tôt, ce que vous voulez.

MONDOR.

Je sais, Monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

J'ignore celui de me délivrer des importuns.... Eh bien ! aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de temps à perdre?

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh ! en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai ouï dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Comment diable ! pour qui me prenez-vous ?

MONDOR.

Pour un très-savant et très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Eh! non, Monsieur; grâces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste !

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent, à force d'être entêtées de moi : j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR, *l'interrompant.*

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement....

MONDOR, *l'interrompant.*

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre temps avec elles, que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. GRICHARD.

Il m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes! Je suis au désespoir de la fuite de Brillon.

SCÈNE IX.

ARISTE, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Eh bien! m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard.

ARISTE.

Catau l'est allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de monsieur de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frère. Hier vous vouliez donner Térignan à Clarice, et Hortense à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner

votre fille à M. Fadel, et ce soir vous ne voulez faire ni l'un, ni l'autre?

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien aise de m'être engagé, en votre présence, à partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce seigneur malade, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son aumônier.

ARISTE.

Mais, au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissans amis!

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il savoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Ils'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Pourquoi s'y mettoit-il?

SCÈNE X.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU, *écoutant, dans le fond.*

ARISTE, *à monsieur Grichard.*

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les paierez pas pour moi.

ARISTE.

Non; mais...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, et que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature!

CATAU, *s'approchant.*

Ah! Monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé?

CATAU.

Oui, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE, *à Catau.*

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au sergent et au capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce capitaine est un enragé; il se fera casser, d'enrôler des garçons de quinze ans: on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandres, en Piémont, ou en Allemagne; mais que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître!

CATAU.

Oui, Monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! et où les mène-t-il?

CATAU, *lui donnant une carte.*

Tenez, Monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte ; voyez.

M. GRICHARD, *lisant.*

A... à Madagascar... Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, Monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE, *à M. Grichard.*

C'est, sans doute, mon frère, pour cette colonie dont vous avez ouï parler? Voilà un garçon perdu!

CATAU, *à M. Grichard.*

Hélas! Monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déjà habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; (*en riant*) et... on lui a fait apprendre à jouer du tambour... Tenez, Monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit capitaine, que je lui aille laver la tête?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, mène-moi où tu l'as vu, il faut que j'aille trouver ce turc, et que...

CATAU, *l'interrompant.*

Gardez-vous-en bien!

M. GRICHARD.

Comment? coquine!

CATAU.

Eh bien ! Monsieur, vous pouvez-y aller ; mais je vous avertis, au moins, de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire ?

CATAU.

C'est-à-dire, Monsieur, que ce capitaine cherche partout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Des médecins ? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux !... c'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que...

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, ils m'enrôleront. Le sergent me vouloit prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tubleu ! voilà de terribles enrôleurs !

CATAU.

Vous moquez-vous? Monsieur Mamurra a voulu

y aller pour chercher Brillon; à son langage, on l'a pris pour un médecin; (vous savez qu'il parle comme un fou?) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé. Cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri d'enrôlement?

CATAU, *bas, montrant Ariste.*

Eh! priez Monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui?

CATAU, *bas.*

Eh! vraiment oui, lui; il ne risque rien: on n'a que faire d'avocat en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci. (*A Ariste.*) Allez-y donc, et à quelque prix que ce soit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Je n'épargnerai rien, assurément; et je vous ramènerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

CATAU, *à Ariste.*

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi! ce capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé?

CATAU.

Oui, Monsieur; et il devoit aller prendre congé de lui : je crois qu'il y est à présent.

ARISTE, *à M. Grichard.*

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici : dans un moment je vous rends réponse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Je crains bien, Monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine?

CATAU.

Ce capitaine fait litière d'argent : c'est un marquis de vingt mille livres de rente; il a un équipage de prince, et ses gens m'ont dit que le roi lui a donné le gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi!

CATAU, *à part.*

Pas tous encore. (*A M. Grichard.*) Que je plains ce pauvre enfant !

M. GRICHARD.

Morbleu! si ce seigneur malade que je dois aller voir demain, étoit à Paris, je ferois bien voir à ce capitaine.... (*Voyant entrer Lolive.*) Mais que cherche ici ce soldat?

SCÈNE XII.

M. GRICHARD, CATAU, LOLIVE, *en soldat, avec une hallebarde.*

CATAU, *à M. Grichard.*

AH! Monsieur, c'est le sergent de ce capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD, *à part, en tremblant.*

Oh! oh! c'est ce coquin de maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée de Lolive et revenant à M. Grichard.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui, Monsieur. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une hallebarde. Je ne suis plus Rigodon; je suis à présent monsieur de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD, *à part.*

La peste te crève!

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monsieur, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD, *à part.*

Le diable t'emporte!

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur Rigodon, ou monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vîte d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

Je viens aussi, Monsieur, pour vous avertir, de la part de mon capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi?

LOLIVE.

Vous-même, Monsieur.

CATAU, *le contrefaisant.*

Vous le prenez pour un autre, Monsieur.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas mon-

sieur Grichard? (*A M. Grichard.*) Vous irez, Monsieur, d'ici à Brest dans le carrosse de mon capitaine, et là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, Monsieur? N'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon capitaine a envoyé ici tout à l'heure?

CATAU.

Vous équivoquez, Monsieur; Monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'aumônier de notre régiment.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis perdu!

CATAU, *à Lolive.*

Mais c'est pour aller voir un seigneur malade à la campagne, que Monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien! voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays; et ce seigneur malade, c'est le vice-roi de l'île, brave homme.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait, qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu, son premier médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU, *à M. Grichard.*

Quoi! Monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD, *à part.*

J'enrage!

LOLIVE.

Assurément, Monsieur ira; il en a donné sa parole par écrit, et mon capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh! je n'en puis plus. Va-t'en dire, scélérat! à ton aumônier, à ton capitaine, à ton vice-roi et à tous les Madagascariens, qu'ils ne se jouent pas à la colère d'un médecin!

LOLIVE.

Monsieur, Monsieur, vous êtes homme d'honneur; et puisque vous vous y êtes engagé, vous irez.

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout à l'heure faire assembler la faculté!

LOLIVE.

Et moi le régiment, nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confrères.

LOLIVE.

Eh! Monsieur, si vous pouviez en emmener

quelques-uns avec vous, le beau coup ! il n'en resteroit encore que trop pour Paris.

SCÈNE XIII.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU, LOLIVE.

ARISTE, *à M. Grichard.*

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment ?

CATAU, *montrant M. Grichard.*

Voilà Monsieur qui va aussi à Madagascar.

ARISTE.

Mon frère ?

CATAU.

Il s'y est engagé : on l'a surpris ; vous y étiez présent. Cet aumônier...

ARISTE, *l'interrompant.*

Ah ! je vois ce que c'est. Quelle trahison !

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monsieur ? il fera fortune en ce pays-là : on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau !

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession.

M. GRICHARD,

M. GRICHARD, *à part.*

Le traître !

LOLIVE.

C'est de là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD, *à part.*

L'infâme !

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la source de la casse, du séné et de la rhubarbe !

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Il faut que j'étrangle ce scélérat !

LOLIVE, *lui présentant la hallebarde.*

Alte-là ! Adieu, Monsieur. Si vous n'êtes chez mon capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

Je soupçonne, Monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

Voila, mon frère, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! courage! Il est question de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mène pas, Brillon et moi, à Madagascar, et la demangeaison de moraliser vous prend?

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent est inutile: aux maux sans remède, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! quel homme! Savez-vous bien, Monsieur mon frère, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam et au Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience? vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il étoit question, au procès, d'une chèvre volée! J'enrage quand je vois...

SCÈNE XVI.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

MON père, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar et de ravoir mon frère, sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TÉRIGNAN.

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar?

TÉRIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce capitaine...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Je sais qu'il est son oncle: achevez.

TÉRIGNAN.

Eh bien! il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard!

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il savoit le moyen de se venger.

TÉRIGNAN.

Ce capitaine a juré qu'il vous emmèneroit, vous et mon frère, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerois autant épouser l'opéra.

TÉRIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire?

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice?

TÉRIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine?

M. GRICHARD.

Nérine, pendard! la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis?

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

Mon oncle, je vous supplie.... (*A M. Grichard.*) Mon père, je vous conjure...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi, maraud! Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires.

TÉRIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. GHICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, et tu l'épouseras.

SCÈNE XVII.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait?

CATAU, *montrant Ariste.*

Est-ce que Monsieur ne vous en a rien dit?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux et qui nous mettroit tous hors d'embarras!

M. GRICHARD.

Quel parti?

CATAU.

Comment, Monsieur, ce neveu de monsieur de Saint-Alvar, ce marquis de vingt mille livres de rente, ce gouverneur de Madagascar a chargé (*montrant Ariste*) Monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Il est vrai, mon frère; mais elle a quelque secrète aversion pour lui.

CATAU, *à M. Grichard.*

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, et qui est fait à peindre! Vous l'avez vu, Monsieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi? et quand?

CATAU.

Tout à l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter.

M. GRICHARD.

Qui, ce grand flandrin? Il est encore plus sot que Fadel; mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connoissons pas bien, et je trouve que ma nièce a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, Monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion; elle est affolée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine! Je vois ce que c'est: ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon: ils voudroient déjà nous savoir bien loin. Ah! parbleu! je ne serai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monsieur?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à monsieur de Saint-Alvar, à Clarice et à ce marquis de se rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours : vous les aurez dans un moment.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, ARISTE.

M. GRICHARD, *à Térignan, qui fait semblant de vouloir fuir.*

Oh ! ne songe pas, toi, à nous échapper. Demeure là, entre ton oncle et moi, que je te voie ; et songe, que si tu ne fais les choses de bonne grâce je te.... Oh ! oh !

TÉRIGNAN.

Mon père....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Attends-toi que je te donne à ta Nérine !

TÉRIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras.

SCÈNE XIX.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, HORTENSE, ARISTE, M. RIGAUT, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

Monsieur de Saint-Alvar consent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir monsieur Rigaud?

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD, *à M. Rigaut.*

Allons, monsieur le notaire, deux contrats : je marie Térignan avec Clarice.

M. RIGAUT.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier : il n'y aura qu'à signer, quand les parties contractantes seront ici.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mais, mon père, épousez Clarice, je vous en conjure!

HORTENSE, *à M. Grichard.*

Oui, mon père, épousez-la, je vous en supplie, et ne me donnez point à ce marquis.

M. GRICHARD.

Ah! parbleu, voici qui est drôle! je veux marier mes enfans, et mes enfans me veulent marier, moi!

M. RIGAUT.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé

de préférer la volonté des pères à celle des enfans; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment, ce style est bon. Allons, Monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à monsieur le marquis de... de...

CATAU, *l'interrompant.*

Attendez, Monsieur, je sais son nom et ses qualités; je vais les lui dicter.... (*Bas.*) Ne vous rendez pas au moins. (*Dictant à M. Rigaut.*) Marquis de Tissac....

M. RIGAUT, *écrivant.*

Sac....

CATAU.

Gouverneur, pour le roi, de l'île de Madagascar.

M. RIGAUT, *écrivant.*

Car...

M. GRICHARD, *à Hortense.*

Entends-tu, impertinente? Vois ce que tu refuses!

HORTENSE.

Quoi! mon père, épouserai-je un homme qui me mènera au bout du monde?

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux!... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCÈNE XX.

M. GRICHARD, TÉRIGNAN, HORTENSE, ARISTE, BRILLON, MONDOR, CLARICE, MAMURRA, M. RIGAUT, CATAU.

MONDOR, *à M. Grichard, lui présentant Brillon.*

MONSIEUR, sur la parole qui m'a été donnée, de votre part, voilà votre fils, que je vous ramène avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité.... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour... Et mon écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! va-t'en à Madagascar, toi!

BRILLON.

Mon père, laissez-moi aller, je vous prie, avec le marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps; il est tard. (*A M. Rigaut.*) Donnez que je signe. (*Il signe.*)

TÉRIGNAN.

Mon père je vous déclare, au moins...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Signe seulement.

(*Térignan signe.*)

HORTENSE.

Je ne veux pas aller...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Dépêche-toi. Ah! ah! je vous ferai bien voir que je suis le maître.

(*Hortense signe, et Clarice aussi.*)

M. RIGAUT, *présentant la plume à Mondor.*

Il ne reste à signer que monsieur Mondor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oui, Monsieur, voilà Mondor, c'est lui qui, par mon ordre, vous avoit enrôlés, vous et Brillon. C'est moi qui l'avois fait marquis et gouverneur de Madagascar. Il renonce, à cette heure, au marquisat et au gouvernement, il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite! je t'étranglerai! (*A Hortense.*) Et toi, scélérate! c'est donc ainsi...

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui : de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR, *à M. Grichard.*

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tarare! l'honneur, l'amour.... (*A part.*) Ah! j'enrage! je crève! Me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés. (*A M. Rigaut.*) Mais tu seras pendu, faussaire exécrable.

M. RIGAUT.

Ma foi, Monsieur, vous ne ferez pendre personne! ces deux contrats sont dans mon registre, par votre ordre, depuis hier : vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, *riant, à M. Grichard.*

Mon frère, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, *s'en allant.*

Morbleu! il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

De ses malades, peut-être.... Mais, allons nous réjouir, et que le grondeur se pende, s'il veut.

FIN DU GRONDEUR.

LE MUET,

COMÉDIE,

PAR BRUÉYS,

Représentée, pour la première fois, le 22 juin 1691.

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTIGNI, père de Timante et du chevalier.
LE MARQUIS DE SARDAN.
LA COMTESSE.
TIMANTE, amant de la comtesse.
ZAÏDE, fille inconnue.
LE CHEVALIER, amant de Zaïde.
UN CAPITAINE de vaisseau.
GUSMAN, valet du capitaine.
FRONTIN, valet de Timante.
MARINE, suivante de la comtesse.
LISETTE, suivante de Zaïde.
SIMON.
UN LAQUAIS.

La scène est à Naples.

LE MUET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRONTIN.

OUAIS! mon maître seroit-il déjà rentré chez la comtesse? Il n'y a point d'apparence; il est encore un peu jour, et il n'y veut entrer que de nuit. Il faut l'attendre ici, et faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre les pieds chez cette infidèle. Son honneur y est trop intéressé, et l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entends quelqu'un. Le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-temps.

SCÈNE II.

FRONTIN, SIMON.

SIMON.

BONSOIR, Frontin; je t'ai vu entrer dans ce palais, et je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi ? Je n'ai pu encore vendre ta chaîne d'or : crains-tu que je ne te la vole ? veux-tu que je te la rende ? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc ? n'es-tu pas assez instruit de ce que tu as à faire ?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la caboche bien dure ? je ne crois pas que dans Naples il y ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne point parler ?

SIMON.

Oui, difficile, Frontin, et plus difficile que tu ne crois.

FRONTIN.

Pécore !

SIMON.

Tiens, déjà dans l'hôtellerie où tu m'as mis en attendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le muet pour m'exercer ; je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

Butor!

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous ses gens; je ne pus m'empêcher de l'aller querir moi-même.

FRONTIN.

Ivrogne!

SIMON.

Ce matin encore une servante m'a surpris comptant les heures, parce que j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand!

SIMON.

Si tu savois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie, et puis tout à coup ne parler plus!

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup, et que tu as de belles choses à dire.

SIMON.

Oh! franchement, tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ah! voici tes sots raisonnemens de l'autre jour? Eh! ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet; qu'il y a huit jours que je lui en cherchois un; que, n'en trouvant point, je me suis avisé de me servir de toi, à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile, et que personne ne te connoît encore dans Naples; qu'enfin, par son ordre je t'ai fait faire l'habit que tu portes?

SIMON.

Morbleu ! je vais peut-être m'attirer quelque malheur. Je ne sais ce que c'est, mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas comme il a accoutumé de me tenter; et faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment, si tu avois le sens commun. Entre nous les choses dont tu m'as fait confidence t'ont fait venir de ton pays; et les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les orfèvres, ne disent rien de bon pour toi. Ainsi, quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne saurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, et en changeant d'habit comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom et d'habit sont des choses plus aisées à faire que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ah! mon enfant; de toutes les manières de s'énoncer, c'est la plus courte, la meilleure et la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer, pour le repos de nos oreilles! Vois-tu, les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les choses, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille ; m'y voilà déterminé.

FRONTIN.

Courage! Çà, tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis. Il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre par signes quelles sortes de gens l'auront demandé : comprends-tu?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah! voyons un peu; quand un homme de robe, un de nos sénateurs, par exemple, aura été au logis, comment le lui feras-tu entendre? (*Simon copie un homme de robe.*) Fort bien, fort bien. Vive Simon! Et un homme d'épée, là, un cavalier d'un bel air? (*Simon copie mal un homme d'épée.*) Fort mal, fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit. Fi! on diroit à ton action que ce seroit un archer du prévôt qui l'auroit demandé, et non pas un homme de condition. Voici comment il t'y faut prendre. (*Il lui montre, et Simon l'imite.*) Oui-da, oui-da; cela n'est pas déjà trop mal. Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vu faire; je te l'ai montré. (*Ce que Simon fait déplaît à Frontin.*) Oh! fi, fi! que diantre fais-tu? Voilà des révérences de crieuses de vieux chapeaux. Regarde-moi bien; remarque ces airs,

ce penchant de tête, ce tour de corps. (*Frontin contrefait les femmes de qualité.*) Allons, à toi. (*Simon tâche à l'imiter.*) Eh! pas mal, pas mal; cela viendra avec un peu d'exercice. En voilà assez pour le coup : retire-toi. Je ne veux point que mon maître te voie encore. Il ne t'a jamais vu, mais il te connoîtroit à l'habit. Quand il en sera temps, je t'irai querir. Adieu.

SIMON, *s'en allant.*

Serviteur.

FRONTIN, *à part.*

Voilà un drôle qui n'est pas encore stylé, si par hasard...

SIMON, *revenant.*

A propos, Frontin, je savois bien que j'avois quelque chose à te demander.

FRONTIN.

Eh quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh! vraiment, oui, les muets rient, imbécille.

SIMON, *s'en allant.*

C'est assez; je te remercie.

FRONTIN, *à part.*

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot. Si ma fourberie venoit à être découverte! (*Voyant Simon.*) Encore?

SIMON, *revenant.*

Eh! dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? je n'en ai jamais vu rire.

FRONTIN.

Ah! voici une belle question! Et comment veux-tu qu'ils rient, nigaud? Ils rient comme les autres hommes. (*A part.*) Peste soit du questionneur! Il a tant fait, que voici mon maître. (*A Simon.*) Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voie : au moins, prends bien garde à toi.

SCÈNE III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE, *à Frontin.*

Ah! te voilà, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; il y a même long-temps.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la comtesse m'a donnée. Voilà donc ce muet dont tu m'as parlé. (*Simon fait la révérence.*) Ouais! il marque entendre ce qu'on dit?

FRONTIN.

Oh! point, Monsieur; c'est que les bons muets, au mouvement des lèvres, comprennent ce qu'on veut dire. (*Simon fait une inclination de tête.*) Voilà-t-il pas? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Oh! je vous le garantis muet, et des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer. Sache seulement où il sera après souper pour l'aller quérir et le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, Monsieur?

TIMANTE.

Non; je te dirai pour qui c'est : j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

(*Simon sort.*)

SCÈNE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

En bien! Monsieur, malgré l'affront qu'on vous fit hier, vous voulez encore revoir la comtesse?

TIMANTE.

Je ne sais.

FRONTIN, *lui montrant la porte de la comtesse.*

Voilà pourtant cette même porte qu'on vous ferma hier au nez.

TIMANTE.

Hélas!

FRONTIN.

Et que vous vîtes ouvrir, un moment après, à votre rival.

TIMANTE.

La perfide!

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût cru ce matin? « Oui, » Frontin, dis que Timante est le dernier des » hommes, si je revois jamais cette infidèle, si je » remets le pied chez elle; que la foudre, que le » ciel, que la terre.... » et cætera. Un petit laquais (*faisant le signe de montrer la taille d'un enfant*) pas plus haut que cela, vient vous dire un mot à l'oreille, de la part de cette infidèle... Adieu mon courroux! Vous êtes un homme d'une grande résolution!

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi?

TIMANTE.

Non, toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment.

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh! oh!

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeste !

TIMANTE.

Et ne la voir jamais après cela.

FRONTIN.

Tudieu!

TIMANTE.

Tu ne le crois point? Tu le verras. Elle me fait rappeler; elle voit le tort qu'elle a; elle veut se justifier : je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qui lui plaira; mais je lui ferai bien voir qui je suis. Hélas! j'ai perdu pour elle les bonnes grâces de mon père; il a tourné toute son affection du côté de mon frère. Je risque tout pour elle; mais, assurément, je ne serai plus sa dupe.

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, plus vous raisonnerez, plus vous pesterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous savez que je ne suis pas nouveau en ces sortes d'affaires? Je sais qu'en amour ce n'est que soupçons, brouilleries, raccommodemens : aujourd'hui guerre, demain trève; puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé, comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire; mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je saurai bien accorder mon amour avec ma raison : mon conseil est pris.

FRONTIN.

FRONTIN.

Eh! Monsieur, il y a long-temps que l'amour et la raison sont brouillés ensemble: ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur : je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez; mais je crois aussi que, puisqu'elle vous fait rappeler, elle compte, à coup sûr, qu'elle vous appaisera.

TIMANTE.

Elle?

FRONTIN.

Oui, elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après, chez elle, ce capitaine de vaisseau, qui ne la quitte point depuis quelques jours?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien! que pourra-t-elle me dire?

FRONTIN.

Je ne sais; mais ce sera elle qui le dira, et vous

qui l'écouterez. Tenez, Monsieur, figurez-vous qu'elle est présentement devant vous, avec tous ses charmes, et qu'elle se justifie ; que sa bouche vous parle, que vous oyez le son de sa voix, et que ses yeux vous regardent : n'est-il pas vrai qu'elle a raison ?

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques feintes larmes, en conscience, croyez-vous tenir un seul moment devant elle ?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet ?

TIMANTE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Ne la voyez point. Vous y êtes encore à temps ; personne ne vous a vu entrer. En tous cas, c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine qui viennent à Naples ; vous direz que vous alliez voir le marquis de Sardan ; aussi bien, cette salle sépare son appartement de celui de la comtesse. Allons, courage, prenez une belle résolution : n'irritez pas davantage monsieur votre père. Il est si en colère de ce que vous refusez la fille du marquis, qu'il est résolu de donner cette même fille, avec tout son bien, à votre frère le chevalier.

N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, et d'un beau nom comme le vôtre? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur, qu'on ne sauroit faire parler qu'avec des machines, et de qui l'on ne sauroit arracher quatre paroles de suite; un imbécille, enfin, que votre père ne vous préféreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout!

TIMANTE, *allant du côté de chez la comtesse.*

Je le veux bien; retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN, *lui montrant le chemin pour s'en aller.*

Mais, si vous voulez vous en retourner, c'est par là qu'il faut aller, et non pas par là. Vous vous approchez toujours de la porte de la comtesse.

TIMANTE.

Hélas! je ne sais ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis. Je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages; je le vois, je le sais, je le sens, cependant je meurs d'amour, et je ne sais à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme! mais j'entends votre père. Il parle assurément au chevalier. Cachons-nous dans ce coin : ils ne nous verront point. Ecoutons ce qu'il lui dit; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

(*Ils se cachent.*)

SCÈNE V.

LE BARON, LE CHEVALIER; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au chevalier.*

Venez, venez, mon fils. Votre frère s'est rendu indigne de mon affection; je l'ai tournée toute vers vous, et avec une belle fille je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sou de mon bien : vous êtes toute ma consolation. Vous ne répondez rien, mon fils? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect, et je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite; mais je voudrois vous voir plus gai : votre mélancolie m'afflige. Vous la perdrez, sans doute, devant la fille que je vous destine. Elle est jeune, elle est belle, et son père est mon ancien ami. — Vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas, au moins, être si triste devant lui. Mais le voici tout à propos.

(*Le chevalier s'enfuit dès que le marquis paroît.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, LE MARQUIS; TIMANTE, FRONTIN, *cachés.*

LE BARON, *au marquis.*

Vous avez toujours prévenu mes désirs, marquis; et il semble que vous veniez au-devant de moi, comme si vous aviez su que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amène mon fils le chevalier. C'est un fils obéissant, celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin, et qui, par sa soumission, me console de toutes les extravagances de son frère. (*Cherchant le chevalier.*) Approchez, mon fils. (*Appelant.*) Chevalier? (*A part.*) Qu'est-il devenu?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Voilà son fils l'obéissant.

LE BARON, *appelant.*

Holà ! chevalier?...

FRONTIN, *à part.*

Il est déjà bien loin.

LE BARON, *au marquis.*

Il faut, sans doute, qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelques jours qu'il est d'une langueur et d'un abattement qui m'affligent; mais la vue d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder dès ce soir, quitte pour différer les noces de quelques jours, si son indisposition continue. Mais tenons les choses secrètes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déjà débauché Timante, et qui pourroit encore gâter le bon naturel du chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai : un agneau n'est pas plus doux. C'est tout le contraire de ce pendard de Timante; aussi va-t-il servir d'exemple

de la manière dont on doit punir les fils désobéissans.

LE MARQUIS.

En vérité, baron, il faut que je vous aime comme je fais pour consentir à ce mariage avec votre second fils, et le procédé de Timante suffiroit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille, au moins, voudra bien accepter le chevalier en la place de Timante ?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne ; et vous savez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance, par ce funeste accident qui me fit quitter Messine pour venir demeurer à Naples, toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant, et porté à tout ce que je veux. Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment. Je vais voir ce qui est arrivé au chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toujours paru tout languissant et tout malade.

(*Le marquis entre chez lui.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, TIMANTE, *caché*, FRONTIN.

LE BARON, *rencontrant Frontin.*

Qui est là?

FRONTIN, *bas, à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je.

LE BARON.

Qui est là?

FRONTIN, *bâillant.*

C'est moi, c'est moi: qu'est-ce?

LE BARON.

Ah! coquin, c'est toi?

FRONTIN.

Je vous demande pardon; je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là?

FRONTIN.

Je dormois, Monsieur.

LE BARON.

Tu dormois?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant ouï parler?

FRONTIN.

C'est, Monsieur.... c'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, et je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là ?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante ?

FRONTIN.

Oh! non, Monsieur. Je vous jure que je ne suis ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonnes fortunes ?

LE BARON, *à part.*

Ce maraud! (*A Frontin.*) Oh bien! que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent; après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui; qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa comtesse. Mais, écoute; je sais, par expérience, que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, quelle injure me faites-vous là ?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, Monsieur ?

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ah! Monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu achèves de le perdre.

FRONTIN.

Eh! Monsieur, mon maître...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je ne compte plus sur lui ; mais, au moins, prends bien garde à ne point te mêler de son frère. Je ne doute point que tu n'aies entendu ce que je viens de dire ici au marquis de Sardan ; je te déclare que, si le chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, Monsieur ?

LE BARON.

Oui, à toi. Ecoute : de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un ; il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre ?

FRONTIN.

Eh! Monsieur, croyez-vous?...

LE BARON, *l'interrompant.*

Si tu es sage, prends-y bien garde. Tu sais combien de friponneries tu m'as faites, et que j'ai en main de quoi te faire pendre. Je ne t'en dis pas davantage. *(Il s'en va.)*

SCÈNE VIII.

TIMANTE, *caché*, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Il a par ma foi quelque raison. Cependant ils

machinent là une terrible affaire contre mon maître. (*A Timante qui paroît.*) Eh bien! Monsieur, vous l'avez entendu? Vous voilà déshérité, si nous ne songeons à appaiser votre père.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche; je ne suis sensible qu'à sa colère; je l'ai encourue; et pour qui? pour une infidèle!

FRONTIN.

Vous avez raison, Monsieur; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons. Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh! non, Monsieur, on n'ouvre point; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle: sortons.

TIMANTE.

Eh! si fait, te dis-je, on ouvre chez la comtesse.

FRONTIN, *à part.*

Ah! tout est perdu! voici le maudit aimant qui le retenoit devant cette porte.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Que veut dire ceci, Timante? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entends votre voix dans cette salle; on vous fait dire qu'on a à vous parler: on vous attend; vous venez, et, au lieu d'entrer, il semble que vous faites le fier. Je crois même que

si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

(*Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.*)

FRONTIN.

Oh! point, Madame; nous n'avions garde! c'est... c'est que mon maître...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous ne me dites rien, Timante? Seriez-vous assez fou pour être en colère de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidèle! puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh! oh! c'est donc tout de bon? Voilà vraiment bien de quoi, pour faire tant de bruit!

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, et ouverte un moment après à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir que pour vous en apprendre les raisons, avant votre départ; car je suis informée que le vice-roi vous a nommé du voyage... (*Montrant Frontin.*) Mais, auparavant, dites-moi, ce garçon sait-il se taire.

FRONTIN.

Oui, Madame, fort bien; mais je vous avertis d'une chose: si ce que j'entends dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi: si ce qu'on dit est faux et supposé, je ne l'ai pas plus

tôt ouï que je meurs d'envie de l'aller redire. Je suis percé comme un crible, et le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tout côté. Je vous confesse mon foible, Madame; c'est à vous à en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très-véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté : on vous écoute.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine; que six mois après je vins à perdre mon époux ?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE, *à Timante.*

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, et de ne songer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous étiez alors à Messine. Vous me vîntes voir, Timante; vous me fîtes changer de résolution, et vous n'ignorez pas que depuis ce temps-là je vous ai confié avec plaisir tout ce que j'ai eu de plus secret?

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Vous savez donc, Timante, que ce capitaine

qui vous donne aujourd'hui sans sujet cette jalousie, a ici chez sa sœur qui loge près de ce palais, une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde ?

TIMANTE.

Je sais, Madame, l'histoire de cette Zaïde ; j'étois encore à Messine lorsque cette fille, âgée de deux ans, fut prise par ce capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN, *à la comtesse.*

Que fait cette fille à la porte fermée ?

LA COMTESSE, *à Timante.*

Eh bien ! Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce capitaine, étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant ; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce que personne ne connoissoit ni ses parens, ni sa patrie ; que je la fis élever avec beaucoup de soin, et que je l'ai toujours aimée aussi tendrement que si c'étoit ma propre sœur ?

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle ?

LA COMTESSE, *à Timante.*

On a retiré cette fille d'entre mes mains, depuis que nous sommes à Naples, et je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout cela.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Eh bien ! Madame, vous voulez qu'on vous la rende ?

LA COMTESSE.

Oui, Timante; et j'aurois couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce capitaine.

FRONTIN.

Ah! nous y voici.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile et peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier, où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions : je l'attendois enfin quand vous vîntes; et comme je n'étois remplie que du désir d'avoir Zaïde, et que pour ne laisser entrer personne j'avois donné des ordres, qui cependant n'étoient pas pour vous, on eut l'indiscrétion de vous renvoyer, en quoi je n'ai commis autre faute que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, Madame, que ce que je viens d'entendre, n'est pas une défaite pour me chasser, et pour recevoir mon rival?

FRONTIN.

Courage, Monsieur!

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche et brave à ce qu'on dit, mais brutal comme un corsaire qu'il est. Eh bien! Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade point, n'en parlons pas davantage. Le

capitaine n'entrera plus chez moi ; et quoique je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi ?

FRONTIN, *à part.*

Le voilà rendu.

TIMANTE.

Ah! Madame, si je pouvois croire que vous parliez sincèrement!

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas sincèrement ? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chère, et vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux, si vous me dites vrai, Madame!

FRONTIN, *bas.*

Vous voilà déshérité.

TIMANTE.

Que dans la nécessité où je suis de suivre le vice-roi dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes alarmes!

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce capitaine, à laquelle je dois honnêtement une visite pour le plaisir qu'elle me fait de

se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après souper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura guère jusqu'à votre retour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Eh bien, Frontin?

FRONTIN.

Je le savois bien, moi, que, dès qu'elle parleroit, toutes vos belles résolutions, zeste!

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement, ce sont de terribles animaux que les femmes, et quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est toujours problématique. Oh! çà, en bonne foi, est-ce que, tout de bon, vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Eh! le moyen que je puisse vivre sans elle?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre? Il me souvient d'avoir lu autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus :

« Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas,
» Il faut toujours manger et boire;

» Et c'est un incident nécessaire à l'histoire
» Que de prendre un léger repas. »

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer que sans dîner et sans souper; et je tiens une bonne cuisine plus nécessaire qu'une maîtresse.

TIMANTE.

Hélas! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant, vous l'avez entendu, votre père marie le chevalier avec la fille que vous avez refusée; passe pour cela : mais il le fait son héritier, voilà le diable. J'ai cela sur le cœur pour vous; et, quelque défense qu'on m'ait faite, il faut que j'engage le chevalier à faire quelque sottise qui mette votre père en colère contre lui.

TIMANTE.

Oh! nous parlerons de cela quelqu'autre fois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici pour épier si l'on mènera cette fille à la comtesse. Après cela, je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire, je partirai content; et, pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Eh bien! Monsieur, j'y reviendrai dès ce soir : aussi bien, n'ai-je point vu d'aujourd'hui ma cruelle Marine : c'est ma comtesse, à moi. Mais,

à propos, vous ne songez qu'à cette femme, et vous ne dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté?

TIMANTE.

Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit temps : ce soir tu le mèneras où je te dirai. Retirons-nous : mon père soupe chez le marquis; il pourroit nous trouver ici : sortons; j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, Dieu veuille que tout aille mieux pour vous que Frontin ne pense!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE, *à part.*

Quelle impatience de femme! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est?

LA COMTESSE, *appelant.*

Marine? Attends, Marine.

MARINE.

Me voici, Madame.

LA COMTESSE.

Dis au capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attends.

MARINE.

Fort bien, Madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je le lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas, au moins.

MARINE.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris?

MARINE.

Eh! oui, Madame.

LA COMTESSE, *s'éloignant.*

Tu n'as que la rue à traverser; amène-la, si tu peux, avec toi.

MARINE, *à part.*

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut. Elle m'a déjà dit, chez elle, dix fois la même chose. Quand je sors, elle me suit pour me le redire. Ah! la voici encore.

LA COMTESSE, *revenant.*

Ecoute, j'avois oublié à te dire d'avertir le capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh! Madame, vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Oui; va, et reviens bientôt.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MARINE.

Eh! Dieu soit loué! Mais.... ne m'appelle-t-elle pas encore? Non; c'est quelqu'un qui monte l'escalier. Ne seroit-ce point qu'on lui amène Zaïde... Attendons un moment. Ah! c'est ce diable de Frontin, qui me fait enrager avec son amour. Que diantre vient-il faire ici?

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Ou vas-tu si tard, charmante Marine?

MARINE.

Où vas-tu toi-même à l'heure qu'il est, hibou?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle! et tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi! Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine! arrête un moment, ou tu vas voir expirer à tes pieds, l'amoureux, le triste, le désespéré Frontin!

MARINE.

Oh! çà, m'aimes-tu autant que tu le dis?

FRONTIN.

Oui, la peste m'étouffe!

MARINE.

Veux-tu m'épouser?

FRONTIN.

Oui, ou le diable m'emporte!

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve; touche là. Je t'aime aussi : j'enrage de te l'avoir dit; mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, et que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du ciel que l'industrie en partage; chacun est obligé, en conscience, de faire valoir ses talens : je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession?

FRONTIN.

Oui, Marine; et je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN.

Nullement; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, et toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes? ce seroit pour ne rien gagner : tu te moques de moi. Mais laissons cela; parle-moi franchement : que viens-tu faire ici?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par ordre de mon maître, pour épier si l'on mènera à la comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute ouï parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout à l'heure; je vais la querir : adieu.

FRONTIN.

Attends; j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir quand tu amèneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui, ce muet? est-ce pour elle?

MARINE.

Vraiment, oui.

FRONTIN.

Eh! que diantre veut-elle faire d'un muet?

MARINE.

Bizarrerie. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un More; dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, et que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux bourgeoises, elle n'en voulut plus, et prit un petit Turc : d'autres en eurent,

elle le quitta; présentement elle s'est avisée d'avoir un muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh! je te réponds qu'en cela elle sera bientôt suivie par les autres femmes; elles seront bien aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point, et j'en sais plus de quatre qui se sont mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amis?

MARINE.

Eh! je t'en réponds, il y a long-temps que nous nous connoissons.

SCÈNE IV.

ZAÏDE, FRONTIN, MARINE, LISETTE, UN LAQUAIS.

ZAÏDE, *à Marine.*

Bonsoir, Marine : ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit?

MARINE.

Oui, Mademoiselle; je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous-même?

ZAÏDE, *cherchant Lisette.*

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte.... La voici. (*A Lisette.*) Eh bien! Lisette, qu'est-il devenu? C'est lui-même.

LISETTE.

LISETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vue; mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres....

ZAÏDE, *l'interrompant.*

C'est assez, c'est assez; je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la comtesse.

(*Elle entre chez la comtesse avec Lisette et le laquais.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, MARINE.

MARINE.

Adieu; il faut que j'entre avec elle. Mais, peste soit de toi! tu es cause que je n'ai pas été dire au capitaine de ne pas venir ce soir. Oh! s'il vient, je sais ce que je ferai.

(*Elle rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN.

Adieu, ma déesse. (*Seul.*) A ce que je viens d'entendre, la comtesse a dit vrai à Timante; et, après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître et moi, assez heureux dans nos amours. Cependant, du côté de l'intérêt, nos affaires vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans; s'il est privé des biens de son père, adieu les tra-

vaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien au monde avoir servi un maître déshérité. Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son père? Mais par où diable l'attaquer? il est trop taciturne, et l'on ne sait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh! parbleu, le voici tout à propos.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

Que cherche-t-il ici si tard, et avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER, *à part.*

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenue? (*A Frontin.*) Ah! Frontin, que je suis heureux de te rencontrer! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles?

FRONTIN.

Et de qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce palais; mais dans quel appartement sera-ce? Je suis mort si je ne la trouve!

FRONTIN, *à part.*

La peste! comme il jase.

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche partout; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN, *à part.*

Ce n'est plus le même homme. (*Au chevalier.*) Et de qui parlez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vue. Enseigne-moi où elle est.

FRONTIN.

Dt que puis-je savoir, si vous ne parlez plus clairement?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu si je ne la retrouve. Grands dieux! qu'elle a de charmes! et je ne la verrois plus! Non, il n'est pas possible; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit, elle n'y peut être long-temps cachée.

FRONTIN, *à part.*

S'il parloit de Zaïde, quel bonheur! (*Au chevalier.*) Qu'avez-vous donc, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir!

FRONTIN.

Et de quoi?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux?

LE CHEVALIER.

Oui, amoureux; mais éperdument, et il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi?

LE CHEVALIER.

Oui, toi. Tu sais lés bons offices que je t'ai rendus auprès de mon père, et que tu me disois toujours : « Chevalier, cherchez seulement une » maîtresse, et vous verrez ce que je ferai pour » vous. »

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie; j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher, et tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu savois... qu'elle est belle!

FRONTIN.

Ah ! je n'en doute point... Courage !

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles qui gâtent leur beauté à force de soins; elle n'a rien que de naturel. Si tu l'avois vue!

FRONTIN, *à part.*

Sachons si c'est Zaïde. (*Au chevalier.*) Comment est-elle faite?

LE CHEVALIER.

Comment? une taille faite exprès pour l'amour; un teint! une douceur! Je ne puis te l'exprimer. Un tour de visage qui touche et qui enchante! les yeux... ah! Frontin, quels yeux!

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà aussi savant que je l'étois; mais de quel âge, à peu près?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille?

LE CHEVALIER.

Je n'en sais rien.

FRONTIN.

Son nom?

LE CHEVALIER.

Je le sais encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit! je vous servirai, assurément!

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler, ou par prière, ou par adresse, n'importe, pourvu que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé. (*A part.*) Mais il le faut faire mieux expliquer. (*Au chevalier.*) Où l'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtre, vis-à-vis de chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN, *à part.*

C'est elle. (*Au chevalier.*) Elle répondoit aux signes?

LE CHEVALIER.

D'une manière dont j'étois charmé.

FRONTIN, *à part.*

Fort bien. (*Au chevalier.*) Ne l'avez-vous jamais vue ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure, dans la rue.

FRONTIN, *à part.*

La voilà. (*Au chevalier.*) Qu'est-elle devenue?

LE CHEVALIER.

Je ne sais.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le commandeur m'a arrêté, et j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre et un laquais, qui les éclairoit. Je jurerois qu'elles sont entrées dans ce palais; je les ai perdues de vue sur la porte.

FRONTIN.

Je sais tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux! et comment s'appelle-t-elle?

FRONTIN.

Zaïde.

LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parens?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sait point. Elle fut prise par des corsaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre. Mais où est-elle présentement? dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici; là, chez la comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle! j'entrerois tout à l'heure. On dit que cette comtesse est une belle personne?

FRONTIN.

Très-belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre.

FRONTIN.

Oh! que non.

LE CHEVALIER.

Ah! Frontin...

FRONTIN, *voulant s'en aller.*

Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc?

FRONTIN.

Trouver mon maître, qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point que tu ne m'aies rendu quelques services.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde. Je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire?

FRONTIN.

Pour mener à la comtesse un muet que votre frère lui envoie.

LE CHEVALIER.

Quoi! ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux! il verra à tous momens la charmante Zaïde; il la servira. Quel plaisir seulement d'être auprès d'elle!

FRONTIN, *à part.*

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux!

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui, moi?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits?

LE CHEVALIER.

Et après?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la comtesse?

LE CHEVALIER.

J'entends.

FRONTIN.

Et que je disse que vous êtes le muet que Timante lui envoie ?

LE CHEVALIER.

Ah ! que cela est bien imaginé !

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle ?

LE CHEVALIER.

Non, assurément. Que tu es habile, mon cher Frontin ! Allons, déguise-moi tout à l'heure comme tu voudras; mène-moi au plus vîte. Qu'il me tarde d'y être !

FRONTIN.

Bon ! à quoi pensez-vous ? est-ce que vous ne voyez pas que je ris ?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas, moi. Tu le feras, puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sauriez pas faire le muet.

LE CHEVALIER.

Moi ?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune et ne pas parler, cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine, je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait jouer toute sorte de personnages.

FRONTIN.

Mais monsieur votre père?

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde, je n'aime que Zaïde, je mourrai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frère, et je serai trop riche si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin, vous le voulez?

LE CHEVALIER.

Je le veux, je t'en prie, je te le demande, je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaïde. Je ne veux

que lui déclarer les sentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les siens et l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue. Le muet qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez tandis que j'irai rendre réponse à votre frère de ce qu'il attend de moi; ensuite je vous amènerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de père à Zaïde doit venir ce soir : il a un valet qui n'est pas grue; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre; viens vîte, au moins!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je... Bon! voilà justement ce que je cherchois. Mais, la peste! voici ce que je ne cherchois point. Ce maudit capitaine pourroit bien nous embarrasser. Marine l'avoit bien dit qu'il reviendroit ce soir.

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, GUSMAN, FRONTIN.

LE CAPITAINE, *à Frontin.*

Ah! te voilà, mon brave? viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh! Monsieur, je sais qu'elle ne s'ouvre que pour vous, et je cède aux amans heureux.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe... Où vas-tu donc?

GUSMAN.

Chez le marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la comtesse, étourdi, frappe donc.

GUSMAN.

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si tôt?...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

C'est pour cela même, coquin. Je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle, qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Eh! Monsieur, vous lui direz cela demain; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraud! à la fin?

GUSMAN.

Eh! Monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.

(*Il frappe.*)

SCÈNE XI.

LE CAPITAINE, GUSMAN, MARINE.

MARINE, *à Gusman.*

QUE viens-tu faire ici?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir Madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est. Va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà, tu peux le lui dire toi-même.

MARINE, *au capitaine.*

Monsieur, je vous demande pardon; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bonsoir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah! Monsieur, elle a une migraine si terrible, qu'elle a été obligée de se coucher, après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort; mais, puisque c'est vous, Monsieur, si vous voulez, je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va, je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN, *à part.*

Si mon maître n'est fou....

LE CAPITAINE, *à Marine.*

Mais, non : va seulement écouter si elle dort, et si elle ne dort point....

MARINE, *l'interrompant.*

Elle dormira, Monsieur, assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici; si je ne reviens point, vous pourrez vous en aller. Monsieur, je suis votre très-humble servante. Adieu, Gusman.

GUSMAN.

Bonsoir, Marine.

(*Marine rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE XII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

Je vous le disois bien, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine....

GUSMAN, *l'interrompant.*

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc?

GUSMAN.

Elle a, Monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vue.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, et qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à t'entendre, qu'on prend un teint comme un bonnet... Mais Marine ne revient point, sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte

GUSMAN.

Allons, Monsieur, c'est fort bien fait.

(*Il sort avec le capitaine.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, *en habit de muet*, FRONTIN.

FRONTIN.

N'ENTRONS pas encore chez elle : laissons sortir le capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti; allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vîte, et entendons-nous bien avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre père de votre amour pour Zaïde: aussi bien faut-il qu'il le sache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens : entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout : depuis que je me suis avisé de vous faire muet, il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre muétisme pour obliger votre père à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous savez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes, et que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut a tellement augmenté par la foiblesse de son âge, qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour.

LE CHEVALIER.

Mais il se défie de toi, et tu l'as si souvent trompé....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Je le tromperai bien encore. Je sais son foible sur les sortiléges. Songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déjà recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine : elle est

fille; elle pourroit parler, et le stratagême que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent. Prenez ces hardes, et cachez-les quelque part là-dedans, j'en aurai peut-être besoin.

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

MARINE, *à Frontin.*

Ah! c'est toi, Frontin?

FRONTIN.

Oui, mon ange; et voici le muet que je mène à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air!

FRONTIN.

Eh! eh! c'est un muet fait exprès pour elle. Je vais le présenter.

MARINE.

Non, l'ordre est ce soir de ne laisser entrer personne... Adieu; je ferai à madame les complimens de ton maître.

(*Elle rentre avec le chevalier.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN.

Adieu, ma princesse... Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagême peut réussir, voilà le dessein du baron rompu; mon maître ne sera point déshérité, et je serai payé de mes gages : voilà le fait.... Allons appaiser notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais; mais la confidence qu'il m'a faite de ses friponneries, et la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont d'assurés garans qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sauroit prendre trop de précautions. Oui, encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade. Les dieux nous gardent de l'un et de l'autre!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ZAÏDE.

Que deviendrai-je, hélas! dans une conjoncture si embarrassante? Demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie? Il n'est jamais le maître de ses regards; tous ses mouvemens marquent sa passion; et déjà tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous. Je tremble à tous momens que la comtesse ne s'en aperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler. Comment soutiendrai-je une conversation si hardie? Le plus sûr est de sortir d'ici... Mais je n'en ai pas la force, et je crains bien que l'amitié que j'ai pour la comtesse ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCÈNE II.

ZAÏDE, MARINE.

MARINE.

Vous fuyez tout le monde, Zaïde?

ZAÏDE.

Laisse-moi.

MARINE.

Je ne vous connois plus depuis hier.

ZAÏDE.

Je ne me connois pas moi-même.

MARINE.

Qu'avez-vous?

ZAÏDE.

Je ne sais.

MARINE.

J'ai vu le temps que vous n'aviez rien de secret pour moi.

ZAÏDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

MARINE.

Vous ai-je désobligée en quelque chose ?

ZAÏDE.

Non, tu m'es toujours chère.

MARINE.

La comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil?

ZAÏDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

MARINE.

D'où vient donc cette inquiétude ?

ZAÏDE.

Hélas! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse qui ne connoît ni ses parens, ni sa patrie ?

MARINE.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau.

ZAÏDE.

Que veux-tu qu'il y ait?

MARINE.

Je ne sais; mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie, et le muet que Timante a envoyé à Madame réjouit tous ceux du logis; vous seule ne rîtes point. Chacun lui fit des signes, auxquels il répondoit avec une grâce dont on étoit charmé: vous ne daignâtes pas lui en faire; et, dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir, vous vous retirâtes brusquement dans votre chambre. Le pauvre garçon en parut tout triste, et il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous fûtes sortie.

ZAÏDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les muets vous font pitié?

ZAÏDE.

Oui, Marine.

MARINE.

Bon! et pourquoi celui-ci paroît-il si content de son sort? Allez, Mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAÏDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez qu'il a bon air.

ZAÏDE.

Que vient-il faire ici?

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, MARINE.

MARINE.

Je crois qu'il nous cherche. Ah ! tenez, Mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fites hier.

ZAÏDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je n'en aurois pas le courage : il y auroit de la cruauté. Laissez-le un peu se réjouir. Voyez comme il vous regarde ! je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAÏDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle ! Pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui ?

ZAÏDE.

Je ne l'ai que trop vu !

MARINE.

Ah ! Mademoiselle, il ne parle pas; mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAÏDE.

Hélas !

MARINE.

Je crois, dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi ! Que diantre veut dire tout ceci ?

ZAÏDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum... il y a ici quelque chose. (*Elle les prend par le bras et se met entre eux deux.*) Çà, que je vous envisage un peu l'un et l'autre : voyons... Vous vous troublez ! il pâlit, il se déconcerte !

ZAÏDE.

Que tu es violente ! On se troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre s'il n'entendoit pas ce que je dis ? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je ; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vu depuis hier : plus fine que moi n'est pas bête, et je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh ! laisse-moi donc en repos ; tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe : ou mettez-moi dans votre confidence, ou je vais tout à l'heure dire mes soupçons à Madame.

ZAÏDE.

Garde-t'en bien ! Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules ?

MARINE.

Voyez-vous ses alarmes ? Je veux que vous me confessiez tout, et tout à l'heure ; vous avez tort de vous défier de moi. Suis-je d'un naturel si fa-

rouche? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, ZAÏDE, FRONTIN, MARINE.

FRONTIN, *à part.*

Ah! que vois-je? mon muet entre les pattes de Marine! Tirons-le de cet embarras. (*A Marine.*) Ah! méchante fille! ah! traîtresse! trahir Timante et Frontin! O ciel! ô terre! ô mœurs! tout est perdu, tout est corrompu: à qui se fier désormais?

MARINE.

A qui en as-tu? que dis-tu? que veux-tu?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidèle, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincérité...

MARINE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu bu? qu'as-tu mangé? es-tu devenu fou?

FRONTIN.

Plût à dieu l'être devenu, et avoir toujours ignoré l'action la plus noire.

MARINE.

Quelle extravagance! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée? comme si je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi?

FRONTIN.

FRONTIN.

Et que fait, à l'heure qu'il est, le valet du capitaine dans ta chambre ?

MARINE.

Dans ma chambre? Gusman ?

FRONTIN.

Y est-il pour lui ou pour son maître? qui trompes-tu de Timante ou de moi? Mais tu nous trompes tous deux ; car qui touche l'un touche l'autre.

MARINE.

Quelle vision ! Es-tu ivre ou furieux ?

FRONTIN.

Oui ! je suis furieux, perfide ! et je veux que tu viennes tout à l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux.

MARINE.

Va-t'en cuver ton vin, ivrogne ! j'ai bien d'autres choses en tête, et tu me déclareras toi-même qui est ce beau muet-là que tu nous as amené, ou...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Tu cherches à m'échapper ; mais tu me suivras tout à l'heure.

MARINE.

Eh bien ! je te suivrai ; quand tu m'auras dit...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Non, tu viendras tout à l'heure, te dis-je. Je veux te prendre en flagrant délit, te confondre.

(*Il l'entraîne.*)

MARINE, *à Zaïde.*

Cet enragé m'entraîne ; mais, vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

(*Elle s'en va avec Frontin.*)

SCÈNE V.

ZAÏDE, LE CHEVALIER.

ZAÏDE, *à part.*

Je mourrois si je me trouvois dans un pareil embarras ; il faut m'en délivrer à quelque prix que ce soit.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi...

SCÈNE VI.

ZAÏDE, LE CAPITAINE, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Bonjour, ma fille : je viens vous dire adieu, j'ai ordre de partir demain.

ZAÏDE.

Demain, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

(*Le chevalier fait des signes.*)

Oui, demain. (*Voyant les signes du chevalier.*) Quel drôle est-ce là ? (*Au chevalier.*) Que demandes-tu ? (*A Zaïde.*) Oh ! oh ! c'est un muet. Que fait-il ici ?

ZAÏDE.

Il est à la comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendard-là est bien fait. Je ne l'avois pas encore vu chez elle : d'où l'a-t-elle eu?

ZAÏDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frère le chevalier. Le baron d'Ottigni est fort en peine de ce fripon-là : on ne sait, depuis hier au soir, où il est allé.

(*Le chevalier, voyant arriver son père, s'enfuit.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, ZAÏDE, LE CAPITAINE.

LE BARON, *au capitaine.*

Ah! Monsieur, vous pourriez peut-être me donner des nouvelles de mon fils le chevalier?

LE CAPITAINE.

Moi, Monsieur?

LE BARON.

Mon frère le commandeur vient de me dire qu'il le vit hier dans la rue, sur les neuf heures du soir, et qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles : en voilà déjà une; mais pour votre chevalier, je ne l'ai jamais vu.

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Et vous, Mademoiselle?

ZAÏDE.

Moi, Monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires. Entrons chez la comtesse; je viens dîner avec elle.... (*Au baron et au marquis.*) Serviteur, Messieurs; jusqu'au revoir.

(*Il sort avec Zaïde.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Que sera devenu mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant alarmer. Le chevalier a passé la nuit dehors, et n'est pas encore revenu: voilà bien de quoi?

LE BARON.

Mais la manière brusque dont il me quitta hier en ce même endroit, m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse, et qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier, mon frère le commandeur le rencontra deux fois: la première fois, il couroit après deux filles, comme je vous ai dit; une heure après, il le vit encore

passer : il ne put l'arrêter ; et il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque?

LE BARON.

Oui, Marquis.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *à part, au fond du théâtre.*

Ecoutons, sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frère voulut lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison : le chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, et le quitta brusquement.

FRONTIN, *à part.*

Bon ! l'alarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé.

FRONTIN, *à part.*

Me voilà?

LE BARON.

Et dont je me défie.

FRONTIN, *à part.*

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN, *à part.*

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre.

FRONTIN, *à part.*

Cela est un peu fort!

LE BARON.

Ou je le ferai parler.

FRONTIN, *à part.*

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner?

LE BARON.

Si vous saviez combien de fois il m'a trompé!

FRONTIN, *à part.*

N'est-ce que cela? Il est temps que je lui serve un plat de mon métier... (*Au baron.*) Monsieur, je vous cherche partout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat! tu as enlevé le chevalier, qu'en as-tu fait?

FRONTIN.

Ah! Monsieur! que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre!

LE BARON.

Et quels soins, fourbe?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret?

LE BARON.

Tu veux me tromper?

FRONTIN.

Moi, Monsieur?

LE MARQUIS.

Ecoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien! parle.

FRONTIN, *à part.*

Cet homme-là m'embarrasse. (*Au baron.*) Monsieur, il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant....

LE BARON, *l'interrompant.*

Parle, te dis-je, et parle haut : je n'ai rien de secret pour le marquis.

FRONTIN.

Eh bien! Monsieur, quand je vis les alarmes où vous étiez hier pour la fuite du chevalier, et que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sais-tu?

FRONTIN.

J'avois couru tout Náples sans rien découvrir : j'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois savoir. D'abord, je vous ai cherché partout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vîte ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, Monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que, depuis que le chevalier est arrivé, il ne sortoit point, et qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur et mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entières à parler par signes à une très-belle fille, qui étoit aussi à la fenêtre, de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, et j'ai su qu'on l'appeloit Ma.... za.... sa....

LE BARON.

Zaïde?

FRONTIN.

Justement, Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille: on m'a dit que depuis hier elle avoit délogé.

LE BARON.

Je le sais : je la viens de voir ici.... Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous savez donc, Monsieur, qu'elle est chez la comtesse?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Qui diriez-vous, Monsieur, que j'ai trouvé?

LE BARON.

Et qui?

FRONTIN.

Le chevalier.

LE BARON.

Le chevalier?

FRONTIN.

Oui, monsieur, le chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON, *au marquis.*

Voilà qui se rapporte à ce que le commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, Monsieur, si je vous dis la vérité?

LE MARQUIS, *au baron.*

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout à l'heure que j'aille chez la comtesse.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aie tout dit, et puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au chevalier?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit?

FRONTIN.

Ah! Monsieur! j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai!

LE BARON.

Comment?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il mort?

FRONTIN.

Non, Monsieur.

LE BARON.

Est-il malade?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point?

FRONTIN.

Je ne saurois dire, Monsieur, si c'est qu'on ait jeté quelque sort sur lui, ou s'il seroit tombé dans une espèce de mélancolie; mais je n'ai pu l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah! ciel! quelle extravagance! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystère.

FRONTIN.

Cela pourroit être, Monsieur. Mais pourquoi ne se seroit-il pas ouvert à moi? Je lui ai dit, pour le faire parler, que je savois son amour, et que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh bien? à cela?

FRONTIN.

Mutus.

LE BARON.

Juste ciel! que sera ceci?

LE MARQUIS.

Bagatelle. Le chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous, Monsieur; mais être éperdument amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes, Monsieur! Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages! et puis, s'il y avoit là quelques charmes?

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis!

LE MARQUIS.

Chansons, vous dis-je; c'est un jeu concerté entre eux.

FRONTIN, *à part.*

Le maudit homme !

LE BARON.

Quelqu'un aura ensorcelé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous-là vous imaginer ?

FRONTIN.

Cette vieille juive, qui passe pour sorcière, vint l'autre jour au logis, et parla long-temps au chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme !

LE MARQUIS.

En vérité, baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe ?

LE MARQUIS.

Non ; pour ce garçon-là, oh! puisqu'il vient, de son propre mouvement, vous dire ce qu'il sait, je ne doute point qu'il ne parle sincèrement.

FRONTIN.

Si je parle sincèrement!...Je n'ai qu'un défaut, Monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le chevalier, et que tout à l'heure...

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Gardez-vous-en bien, Monsieur. Personne ne le connoît chez la comtesse: il passe là-dedans pour un muet de naissance ; je crois qu'il vaut

mieux le tirer de là sans éclat. Aussi bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte ?

LE MARQUIS, *au baron.*

Oh! pour cela, Frontin a raison. Ce que fait le chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là : on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, Monsieur, j'espère que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS, *au baron.*

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils ; j'espère qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN, *à part.*

Oh! à cette heure j'en aurai bon marché.

(*Le marquis sort.*)

SCÈNE X.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

QUE j'avois tort de te soupçonner!

FRONTIN.

Oh! oh! Monsieur.

LE BARON.

Hélas! mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas, Monsieur, vous affliger : quoique le chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours, il étoit tout changé, et parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, Monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela : il y a là quelque sortilège.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que commencer, et il y a des médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Oui, mais je voudrois les consulter si secrètement, que je ne publiasse pas la folie de mon fils. Ces sortes d'accidens déshonorent une maison.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour, ne déshonorent personne : toutes les familles seroient déshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les médecins de Naples.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur.... Il y a depuis deux jours

dans ce palais un des plus grands hommes du monde pour la médecine.

LE BARON.

Eh! qui?

FRONTIN.

Diable! c'est un médecin français.

LE BARON.

Et si c'étoit un habile homme, seroit-il sorti de son pays? les bons médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste! c'est un député de la faculté de Montpellier, qui va conférer avec l'école de Salerne sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire: suffit qu'il loge dans ce palais, et que je viens de lui parler tout à l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu?

FRONTIN.

Comme il est étranger, et que j'ai été en France, je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh bien?

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, tandis qu'on dîne chez la comtesse, je vais le prier de descendre dans cette salle, où je ferai venir votre fils. Je di-

rai au médecin que le chevalier n'a ni père, ni mère, il l'examinera, sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entends.

LE BARON.

Mais comment ferai-je? je n'entends pas le français?

FRONTIN.

Il vous parlera comme vous voudrez.... latin?

LE BARON.

Je l'entends encore moins.

FRONTIN.

Eh bien! grec, hébreu, chaldéen, syriaque, allemand, espagnol, italien, languedocien. Comme il a fort voyagé, il possède toutes les langues.

LE BARON.

Va donc, mon garçon, hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais, à propos, avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir, et en quantité; il ne feroit rien sans cela. Jugez s'il est âpre à l'argent, il est médecin et gascon.

LE BARON.

J'y vais de ce pas; attends-moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FRONTIN.

Ah! par ma foi, voilà un homme bien facile à duper. Il a pris l'alarme bien chaudement. Je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, et il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE HEVALIER.

J'ai entendu ce que tu viens de dire à mon père: j'ai compris ton dessein; mais où trouveras-tu le médecin dont tu as besoin?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon! de la manière dont je serai travesti, et avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là, dans ce cabinet où personne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette alarme à mon père : je devrois savoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde. Je vais peut-être encourir à la fois l'indignation de deux personnes que je respecte et que j'adore.

FRONTIN.

Quoi! vous n'avez pas encore parlé à Zaïde?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle, et si tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Marine.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos; vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la comtesse; elle est glorieuse, délicate et hautaine, et ne voudroit pour rien au monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attends donc que j'aie pu savoir si Zaïde approuve...

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile; gagnons votre père : puisque Zaïde vous connoît, je la tiens déjà rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer?

FRONTIN.

Vous moquez-vous ? vous ne connoissez pas votre mérite ; vous êtes un trésor au moins pour être aimé du sexe ; et seroit-il quelque prude qui résistât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler ? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard ; et puis, de votre côté, tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon maître : il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son père. Je vais querir le médecin ; adieu. J'entends votre père qui revient ; tenez-vous là, et jouez bien votre rôle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON, *à part, sans voir le chevalier.*

En vérité, voilà un accident bien étrange ! (*Apercevant le chevalier.*) Ah ! ah ! voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé querir le médecin. Voyons un peu. (*Au chevalier.*) Mon fils ? (*A part.*) Il ne me voit point... Il voudroit me parler... Cela n'est que trop vrai. Cet enfant m'aime bien ! Voilà qui fait fendre le cœur ! (*Au chevalier.*) Chevalier ? (*A part.*) Ah ! maudit amour ! maudits sorciers ! Mais je crois que voici ce grand médecin : il ne faut pas qu'il sache qui je suis.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LE CHEVALIER, FRONTIN, *en médecin.*

FRONTIN.

Frontinus, Frontinus, non est hîc, in lâs y plegui ego m'en retourno : io me ne vo.

LE BARON, *à Frontin, lui montrant le chevalier.*

Monsieur, Monsieur, ne vous en allez point, voilà ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, aqueste ?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, Monsieur, qu'il n'est pas muet ?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus fourbus, fourbissimus.

LE BARON, *à part.*

Il a bien raison.

FRONTIN.

Certenamente non est mutus, ma veritablemente non potest parlare.

LE BARON, *à part.*

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bota crispo, boui pecaire, à balisco, quante fourberie de Frontino ! mihi dixit que iste, lui,

non habet ni patrem ni matrem, et vos, tu, vos vestra merce. Vo seignoria est-il son padre ?

LE BARON, *à part.*

Oh ! le grand homme, il a connu que je suis son père. (*A Frontin.*) Eh bien ! oui, Monsieur, c'est mon fils. Je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher. Que faut-il faire pour le guérir ?

FRONTIN.

Dicam tibi : ho, ho, mouchachou friponello, campis, vos sete inamoratus.

LE BARON, *à part.*

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringairo, vostra mestressa, vostra inamorata non cognoscit sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sunt nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit; mais qu'ordonnez-vous, Monsieur, pour tirer mon fils de cet accident ?

FRONTIN, *tendant les deux mains.*

Io la diro tibi, egovi lo dirai.

LE BARON, *à part.*

Il veut être payé ; c'est un vrai médecin... (*A*

Frontin, en lui donnant de l'argent.) Tenez, Monsieur.

FRONTIN, *prenant l'argent.*

Fases me li prendre premere, et vitamente fatte li piliar e presto.

LE BARON.

Et quoi, Monsieur?

FRONTIN.

A quelo drouleto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille?

FRONTIN.

Ouci metis hodiè, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui?

FRONTIN.

E presto si lascate inveterare lo malo...

LE BARON.

Eh bien! si l'on laisse invétérer le mal?

FRONTIN.

Causatum per amorem et per magiam...

LE BARON.

Causé pas amour et par magie...

FRONTIN.

Noun serapas houro: non erit tempus, non sara pu tempo.

LE BARON.

Il ne sera plus temps?

FRONTIN.

Ille lui sara semper mutus.

LE BARON.

Il sera toujours muet ?

FRONTIN.

Et in fine vo seignoria paralytica.

LE BARON.

Et moi je deviendrai paralytique ?

FRONTIN.

Per contagionem et par sympathiam.

LE BARON.

Ah ! dieux !

FRONTIN.

Ni sabi pas d'autre remedi : alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remède.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

No, ne, ne Signore, no, allez, courez prestare, preparare, accomodare per un remedio che non ti fara male : servitor à vo seignoria.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LE BARON.

Allons, puisque les parens de cette fille sont nobles et riches, qu'elle sera un jour reconnue, et qu'il n'y a point d'autre remède, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout, que de voir plus long-temps en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCÈNE XVII.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce médecin n'est pas encore venu ?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déjà ?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le chevalier ?

LE BARON.

Il l'a vu.

FRONTIN.

Eh bien ! Monsieur, êtes-vous content de lui ?

LE BARON.

Oh! le grand homme !

FRONTIN.

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas su que vous soyiez son père?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN.

Le sorcier!

LE BARON.

Viens, Frontin; allons songer à ce qu'il faut faire : il n'y a pas de temps à perdre.

FRONTIN, *à part.*

Vivat.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ZAÏDE.

Ne balançons plus, fuyons-le pour jamais; retournons chez la sœur du capitaine.

SCÈNE II.

ZAÏDE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

De grâce écoutez-moi, Zaïde! suspendez pour un moment une si cruelle résolution.

ZAÏDE.

Je ne saurois assez tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, et je n'avois que ce moyen pour vous voir et pour vous le dire.

ZAÏDE.

Qu'attendez-vous de moi, de votre père, des personnes de qui je dépends? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent?

LE CHEVALIER.

Partout ailleurs qu'ils soient, que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles : c'est un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespère plus désormais de ma fortune.

ZAÏDE.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse : j'ai commencé à l'être dès l'enfance; je le serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

ZAÏDE.

Hélas! je ne vous ai déjà que trop fait connoître.... Ne m'obligez pas à vous en dire davantage. Malheureuse! c'est bien à moi.... Sortez, ou laissez-moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde.

SCÈNE III.

ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE.

MARINE, *criant à haute voix, et appelant la comtesse.*

MADAME, venez voir : notre muet parle. Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

ZAÏDE, *à part.*

Ah! ciel! je suis perdue!

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Ma pauvre Marine!

MARINE, *appelant.*

Eh! venez voir, Madame, venez voir.

ZAÏDE, *à part.*

Que pensera-t-elle?

LE CHEVALIER, *à Marine.*

Au nom de Dieu, Marine!

MARINE, *appelant.*

Madame? eh! eh! Madame?

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frère de Timante, j'adore Zaïde, et il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir. Si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah! le fourbe!

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon père : si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre et d'envelopper Zaïde dans ma disgrâce? Zaïde qui t'es chère, Zaïde qui est innocente, et de qui je n'ai pas attendu le consentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embrasse tes genoux? me veux-tu voir expirer à tes pieds? me veux-tu voir les noyer de larmes?

MARINE.

Levez-vous; vous me faites pitié : je suis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine !

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée, vous ne pouvez long-temps tromper la comtesse; elle ne se doute déjà que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, et qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose. Sotte que j'étois! Mais il faut vîte finir ceci. Çà, voyons, que pouvons-nous faire? Je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chère Marine, que je te suis redevable! permets que, dans les premiers transports de ma reconnoissance, j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous? malheureux! levez-vous, voici madame.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE.

LA COMTESSE, *à part.*

Que vois-je! Zaïde en larmes, Marine effrayée, le muet à ses pieds! Je n'en dois plus douter. (*A Marine.*) Rentrez, Marine; faites signe à ce garçon

de vous suivre. (*A Zaïde.*) Zaïde, demeurez avec moi.

(*Marine et le chevalier rentrent.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, ZAÏDE.

LA COMTESSE.

Je vous aime, Zaïde; et l'on ne peut guère donner plus de marques de tendresse que je vous en ai donné.

ZAÏDE.

Je sens comme je dois, Madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Attendez à me remercier que je vous aie dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde, pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le muet que Timante m'a envoyé est entré chez nous. Vous rougissez, Zaïde?

ZAÏDE.

Moi, Madame?

LA COMTESSE.

Oui; et cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches; vous n'avez pu me cacher votre trouble : je vous avoue même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'aveu que j'en fais pour m'attirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous dût, depuis long-temps, me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame....

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui, moi? je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque violence? veux-je entrer dans vos affaires que pour y prendre la part que je dois?

ZAÏDE.

Moi, Madame, des affaires? une pauvre innocente! Oh! ciel!

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité que de ma tendresse. Je n'ai pas voulu, par discrétion, vous parler devant le capitaine. Vous savez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres. Tout ce que j'ai vu de notre muet me donne de violens soupçons que c'est ce même jeune homme. Avouez-le : pouvez-vous vous cacher de moi et connoître à quel point je vous aime? Vous ne dites rien, Zaïde?

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise? je vous vois des soupçons; je n'y ai point la part que vous croyez.... Je suis dans un trouble....

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois qui augmente ma curiosité, parce que vous m'êtes chère. Ne

me déguisez plus rien, déclarez-moi un mystère que vous ne pouvez plus me cacher. Parlez; je serai peut-être en état de vous servir avant que le capitaine parte. Quoi! toutes mes prières ne servent qu'à augmenter votre silence?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, Madame? Pourquoi vous attachez-vous à me presser? Aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose? Que je suis malheureuse!

LA COMTESSE.

Oh bien! puisque vous ne voulez rien m'avouer, je ne m'en prendrai plus qu'au muet, et je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attends pour cela que l'arrivée de Timante. Mais le voici plus tôt que je ne l'attendois.

(*Zaïde s'en va.*)

SCÈNE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

Mon retour vous surprend, Madame?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait guère plus de douze milles quand le vice-roi a reçu un courrier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir, elle m'est agréable; mais surtout dans la situation où

je suis, vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir, Madame?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le muet que vous m'avez envoyé...

TIMANTE, *l'interrompant.*

Eh bien, Madame?

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout à l'heure, Timante.

TIMANTE.

Il est vrai, Madame, qu'il est tout des plus laids; mais on n'en trouve pas facilement, et dans l'envie où vous étiez d'en avoir un, je me résolus à vous envoyer ce vieux malheureux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît, Timante: il n'est que trop bien fait et trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler, Madame, de mon mauvais choix; mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon dieu, Monsieur, ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison. Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que, dans le temps que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie, vous ayez conservé assez de sang-froid pour me jouer un pa-

reil tour et m'envoyer un muet comme celui-ci? A quel dessein l'avez-vous fait, Timante? Ne connoissez-vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde?

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN, *à part.*

QUE vois-je, mon maître de retour? (*A la comtesse.*) Madame, je suis votre serviteur. (*Bas à Timante.*) Ne pourrois-je pas vous dire un mot en particulier?

TIMANTE, *à Frontin.*

Patience. (*A la comtesse.*) Qu'est-ce que tout ceci, Madame? et qu'a de commun Zaïde, jeune et belle comme elle est, avec un misérable accablé des plus cruelles disgrâces de la nature?

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, hum...

LA COMTESSE, *à Timante.*

Finissons ce jeu, je vous prie; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parce que ce jeune homme que vous m'avez envoyé, a les manières nobles et galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette manière.

TIMANTE.

Les manières nobles et galantes! (*A Frontin.*) Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh ! pardonnez-moi, Monsieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. (*Bas.*) Je me tue de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. (*A la comtesse.*) Madame, je commence à être inquiet à mon tour. (*A Frontin.*) Frontin, fais venir ce muet tout à l'heure, que j'éclaircisse tout ceci. Vîte donc, qu'attends-tu? va le querir. Mais, non, demeure. (*A la comtesse.*) Le voici, Madame, qui a déjà changé d'habit pour s'en aller.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

FRONTIN, *à part.*

Ah! voici bien d'autres affaires!

TIMANTE.

On lui a fait entendre, sans doute, Madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui?

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi? Je ne le vois point.

FRONTIN, *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE, *prenant Simon par le bras.*

Eh! le voilà, Madame.

LA COMTESSE.

Qui, ce vieil animal?

SIMON, *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! ciel! encore un muet!

TIMANTE.

Que veut dire ceci?

FRONTIN, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE, *appelant Frontin auprès de lui.*

Viens çà, toi... (*A la comtesse.*) Voilà, Madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, Timante!... (*Appelant.*) Holà! Marine, eh! Marine.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

MARINE, *à la comtesse.*

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet... Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE, *à Frontin.*

Eh bien! Frontin, qu'as-tu à dire?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir...

TIMANTE.

Eh bien! maraud! quand je fus parti.

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir il étoit presque nuit, et...

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; mais...

TIMANTE, *à la comtesse.*

Vous voyez bien, Madame?

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vu cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE, *à Frontin.*

Parleras-tu, pendard?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes... Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN, *à Simon.*

Motus, toi, ou... (*A Timante.*) Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir; mais comme depuis huit jours j'avois demandé partout des muets par votre ordre, un moment après que vous fûtes parti on m'en amena un autre: je le trouvai plus à mon gré que

celui-ci, et je le menai chez Madame, en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, Madame, de cette bête-là?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit...

FRONTIN, *l'interrompant.*

J'ai voulu vous le dire, Monsieur; mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler?

SIMON, *en colère.*

Ah! of! of! ah!

FRONTIN.

Ah! of! of! ah!... Tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. (*A Timante.*) Il en est en colère comme vous voyez. Il faut lui donner quelque chose pour sa peine: c'est ce qu'il veut dire. Il est bon garçon.

TIMANTE, *tirant sa bourse, et donnant de l'argent à Frontin.*

Volontiers. Donne-lui ces dix pistoles, et qu'il s'en aille.

FRONTIN, *ne donnant que cinq pistoles à Simon.*

Tiens, retire-toi.

SIMON, *à Timante.*

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh! oh! qu'est-ce ceci? voici vraiment un plaisant miracle!

MARINE.

C'est la force de l'or.

LA COMTESSE, *à Timante.*

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner?

TIMANTE, *à Frontin.*

Frontin, quelle pièce avois-tu dessein de me jouer? voilà ta fourberie découverte : quel étoit ton dessein? Parle, coquin, réponds.... tu ne dis mot?

FRONTIN.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand étonnement, que je ne puis parler : la parole de cet homme-là a étouffé la mienne.... (*A Simon.*) Sauve-toi.

TIMANTE, *à Simon.*

Non, tu ne t'en iras pas.... (*A Marine.*) Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux savoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement! Je tremble, Monsieur; et il faut regarder cela comme un grand prodige!

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité pour te

flatter que nous croyions que cet homme a été muet?

FRONTIN.

Voyez! je l'ai cru, moi.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Il faut confondre ce coquin.... (*A Simon.*) Parle tout à l'heure.

FRONTIN, *bas à Simon.*

Garde-t'en bien!

MARINE, *bas, à Simon.*

Frontin te roueroit de coups!

TIMANTE, *à Simon.*

Parleras-tu?

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monsieur, cela est inutile.

TIMANTE.

Impudent! je t'apprendrai à te jouer de nous.

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante; il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puisque vous le voulez.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, c'est, vous dis-je, quelque grand prodige, assurément. N'a-t-on pas vu mille fois des choses surprenantes annoncer des événemens extraordinaires? Qui sait si ce n'est pas quelque avis du ciel pour nos affaires? la mort de votre père, la guerre de....

TIMANTE, *l'interrompant.*

L'impudent!

FRONTIN.

Oh! Monsieur! si c'étoit la première fois qu'un muet eût parlé, je ne saurois que dire; mais n'avez-vous pas lu l'histoire de ce roi qui avoit un fils.... ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé? Ce n'étoit donc pas une fille?... c'étoit donc un fils?

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire, ce coquin?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout. (*A la comtesse.*) Ecoutez, Madame; vous allez entendre un beau trait d'histoire, et qui est fort à propos. Ce roi avoit donc un fils qui étoit muet. Eh! mon Dieu, comment s'appeloit ce roi?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraud, et qu'avons-nous affaire de l'histoire de Crésus?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment. (*A Frontin.*) Eh bien?

FRONTIN.

Oui, Crésus, justement. Vive Madame! elle aime l'histoire; c'est aussi une belle chose que l'histoire. Crésus donc étant dans sa ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut.... Voulez-vous que je vous fasse une briève description du siége?

LA COMTESSE.

Oh! pour cela, non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître, quand

son fils, qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche : la crainte qu'il eut pour son père lui fit faire un si grand effort, que tout à coup (admirez l'effet du sang!) les cataractes du gosier s'ouvrirent, les membranes du son se rompirent, les palissades de la parole se brisèrent; cette épiderme qui enveloppe la prononciation se fendit, l'obstruction de la voix s'amollit, les omoplates des syllabes s'écartèrent, et laissèrent aux mots un passage libre; les esquinancies, auparavant enflées, s'aplatirent; la luette s'échauffa; les lignes de la taciturnité furent forcées; la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusque dans les retranchemens du silence; sa langue se délia, et il s'écria : sauvez le roi! (*Bas, à Simon*) Eh! sauve-toi. (*A la comtesse.*) Sauve-toi donc, disoit-il à son père!

(*Simon se sauve, sans être vu de Timante ni de la comtesse.*)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN, MARINE.

LA COMTESSE, *à Timante.*

VOILA, en vérité, un beau récit!

TIMANTE.

Eh! Madame, vous avez trop de complaisance pour ce coquin; et moi, sans tant de miracle, je ferai parler son muet à coups de bâton. (*Cherchant Simon.*) Mais qu'est-il devenu?

MARINE.

Il s'est sauvé sans que je l'en aie pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, je courrai après lui! Je le rattraperai, assurément.

TIMANTE.

Non. Il me tombera quelque jour en main; j'aime mieux voir tout à l'heure l'autre muet. (*A Marine.*) Holà! Marine, va le querir, puisque Madame veut qu'il sorte.

FRONTIN, *à Marine.*

Encore?

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*A Timante.*) Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille, qui est venu ici de nuit et sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*A la comtesse.*) Madame, il ne fau-

droit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte ; si ses parens...

TIMANTE, *l'interrompant.*

Je le mènerai dans mon carrosse; personne ne le verra.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez vîte, Marine.

FRONTIN, *à Marine.*

Attends. (*A Timante.*) Ce muet, au moins, ne sauroit aller en carrosse sans s'évanouir: il craint terriblement cette voiture.

MARINE, *à Timante.*

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt?

TIMANTE.

Non, non; ce que Madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir: va le querir.

LA COMTESSE, *à Marine.*

Allez le faire venir.

FRONTIN, *bas, à Marine.*

Garde-t'en bien.

MARINE, *bas.*

Ne crains pas cela. (*A Timante et à la comtesse.*) Je vais vous l'amener. (*Elle rentre.*)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Avez-vous su, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence?

TIMANTE.

Non, Madame, je n'ai vu encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frère le chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE, *à Frontin.*

Mon frère, Frontin?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; je sais ce que c'est.

LA COMTESSE, *à Timante.*

Votre père en est extrêmement alarmé.

TIMANTE, *à Frontin.*

Tu sais ce qu'il est devenu?

FRONTIN.

Oui, Monsieur; le chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout, en temps et lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN, *bas.*

Cela se pourroit, Monsieur; pour votre service, pourtant.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, TIMANTE, FRONTIN, MARINE.

MARINE, *à la comtesse.*

Je ne vous amène point le muet, Madame; le capitaine s'en divertit, et j'ai cru qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN, *à part.*

Voilà la reine des filles pour entendre parfaitement bien son monde.

MARINE, *montrant Timante.*

Au reste, de nos fenêtres j'ai vu entrer ici le père de Monsieur, avec ce marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE, *à la comtesse.*

Il ne faut pas qu'ils me voient.

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement; nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE, *à Frontin.*

Suis-moi, j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi, j'ai à parler à monsieur votre père et au marquis. Entrez vîte. Je les entends : je vous informerai de tout.

(*La comtesse et Marine rentrent avec Timante.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN.

La peste! me voilà sorti d'un terrible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la comtesse : cependant, le voilà chez elle; je ne puis plus éviter qu'il ne la sache. S'il est sage, il m'en saura bon gré.

SCÈNE XIV.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au baron.*

QUELLE foiblesse de croire si légèrement!

LE BARON.

Ah! Marquis, si vous étiez son père, vous feriez comme moi.

FRONTIN, *au marquis.*

L'amour et les sorciers, Monsieur, sont de terribles gens.

LE MARQUIS, *au baron.*

Mais, avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien.

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi! vous l'allez marier sans consulter vos amis?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde : demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme, assurément.

LE BARON.

Il n'ÿ a pas de temps à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, as-tu revu le chevalier?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Eh bien! sa mélancolie?

FRONTIN.

Elle continue toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon!

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimères!

LE BARON.

Ah! Marquis, je l'ai vu moi-même; il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, et très-fort.

LE

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur, en cet état vous voulez le marier?

LE BARON.

C'est ce grand médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan!

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, et qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau!

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oui, Monsieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance!

LE BARON, *à part.*

Le pauvre garcon me plaint! (*A Frontin.*) Je ne te croyois pas d'un si bon naturel?

FRONTIN.

Ah! Monsieur.

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le chevalier.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. (*Au baron.*) Croyez-moi, Baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentimens; mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par en parlér au capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez de lui parler? Je crois qu'il est chez la comtesse.

LE MARQUIS, *au baron.*

Eh bien! allons attendre chez nous qu'il en sorte; c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un père pour son fils. (*A Frontin.*) Frontin, trouve-toi ici dans un moment; nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur.

(*Le bâron et le marquis sortent.*)

SCÈNE XV.

FRONTIN.

VOILA ma dupe tout du long dans mes panneaux. Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon. L'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarrasser : il vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles ; ensuite j'irai parler au capitaine. Pour ce qui est d'éclaircir mon maître et la comtesse, j'ai du temps de reste : quand ils sont ensemble, ils ne se séparent pas si tôt. Ils s'aiment ; j'ai agi pour leurs intérêts : ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRONTIN.

Je n'ai pu trouver ce pendard de Simon; ce maraud se fait bien chercher.

SCÈNE II.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

Ah! malheureux! falloit-il avoir recours à cet expédient? Si j'avois été ici, je t'en aurois bien empêché.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, il n'y en avoit point d'autre à prendre pour vous empêcher d'être déshérité.

TIMANTE.

Donner ce déplaisir à mon père!

FRONTIN.

Monsieur, aux maux violens il faut des remèdes de même.

TIMANTE.

Quelque rigueur que mon père exerce contre moi, je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin, et je ne voudrois point, pour toutes

choses au monde, qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie ; s'il vient à savoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour toi.

FRONTIN.

Allez, Monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon ! je suis à présent de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge, la vérité se fait sentir, malgré qu'on en ait, et les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvu à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la comtesse ?

FRONTIN.

Vos affaires ! puis-je mieux les avancer ? et la comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme déshérité ?

TIMANTE.

Mais enfin, comment obliger mon père à consentir à mon bonheur ?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du cheva-

lier, nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point, au moins, me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement? Un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un notaire. Y dit-on jamais, de part et d'autre, la vérité, et n'y fait-on pas au plus fin? Mais nous n'en sommes pas encore là. Rentrez chez la comtesse : je vais attendre ici que le capitaine en sorte pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.

(*Timante s'en va.*)

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS, *au baron.*

VOILA Frontin tout à propos.

LE BARON, *à Frontin.*

Frontin, mon ami, va savoir chez la comtesse si je pourrois dire un mot en particulier au capitaine.

FRONTIN.

Je vais, Monsieur, le prier de votre part, de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Demeure, Frontin. Le voici heureusement qui sort.

FRONTIN, *à part.*

Tant pis; je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CAPITAINE, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

Très-humble, Messieurs. Parbleu! je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du chevalier? Je vous trouve triste: vous devriez aller voir ce muet; il vous feroit passer votre mélancolie.

LE BARON, *au marquis.*

Qu'entends-je; Marquis!

LE CAPITAINE, *voulant s'en aller.*

Serviteur, Messieurs; je pars demain: j'ai des affaires.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Ne pourrois-je pas, Monsieur...

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Que voulez-vous? je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprès. Je sais que je devrois être allé chez vous.

LE CAPITAINE.

Eh! morbleu! point de cérémonie. Vous savez que je ne suis pas façonnier?

LE BARON.

Eh bien! Monsieur. (*Au marquis.*) Marquis!

LE CAPITAINE.

Oh! ventrebleu! dépêchez-vous donc, ou je vous plante-là.

LE BARON.

Je vous prie, Monsieur, de consentir que mon fils le chevalier épouse cette Zaïde qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE.

Votre fils le chevalier?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne savez pas où il est.

LE MARQUIS.

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde! Ne vous moquez-vous point?

FRONTIN.

Oh! non, Monsieur; c'est tout de bon!

LE BARON.

Oui, Monsieur; je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une manière bien lugubre!

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE, *au baron.*

Oui-dà, Monsieur, je vous accorde ma fille, et tout mon bien avec elle. (*Appelant.*) Eh! Marine, amène-moi Zaïde.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, ZAÏDE, LE CAPITAINE, FRONTIN, MARINE.

MARINE, *au capitaine.*

La voici, Monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAÏDE, *au capitaine.*

Je vous prie, Monsieur, de me ramener chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà monsieur le baron qui veut vous donner pour époux son fils le chevalier.

ZAÏDE.

Le chevalier?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle.

ZAÏDE, *au capitaine.*

Et le connoissez-vous?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vu; mais, puisque Monsieur est son père, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, Monsieur.

SCÈNE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, ZAÏDE, LE CAPITAINE, FRONTIN, MARINE.

LE CAPITAINE.

Ah! voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire; il faut qu'il soit de la noce.

FRONTIN.

Il en sera, Monsieur.... Hum!

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

(*Le chevalier se jette aux pieds de son père.*)

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au baron? Il se met à genoux, il pleure, il soupire, il lui demande pardon, il lui montre Zaïde.

LE BARON, *au chevalier.*

Levez-vous.

FRONTIN, *au baron.*

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE BARON, *au chevalier.*

Mon fils!

LE CAPITAINE, *à part.*

Son fils?

LE BARON, *au chevalier.*

Levez-vous; on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE, *à part.*

Zaïde!

FRONTIN, *à Marine.*

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet, cela est touchant.

LE CAPITAINE, *au baron.*

Monsieur le baron?

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle comédie jouons-nous ici?

LE BARON, *montrant son fils.*

Monsieur, vous voyez le chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils, celui pour qui vous demandez Zaïde?

LE BARON.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu! vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mais qui tienne. Je ne donne point ma fille à un muet.

FRONTIN.

Eh! Monsieur, les médecins ont assuré qu'il

parlera, criera, pestera, donnera peut-être sa femme au diable, dès qu'il sera marié.

MARINE, *au capitaine.*

Sérieusement, Monsieur; les médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon, pour faire revenir la parole, que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh bien! va-t'en dire, de ma part, à tes médecins, qu'ils lui donnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis, il n'y consentira jamais.

FRONTIN, *parlant à l'oreille du capitaine.*

Vous m'entendez bien?

LE CAPITAINE.

Va te promener! je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE, *bas.*

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son père....

LE CAPITAINE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler que de te rendre muette.... (*Au baron.*) Tête-bleu! Monsieur, pour qui me prenez-vous? Savez-vous que quand le chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire? Qu'il parle, et j'y consentirai.

FRONTIN, *au chevalier qui veut parler.*

St, st!

LE MARQUIS, *au capitaine, en lui montrant le baron.*

Vraiment, s'il parloit, Monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point, s'il ne parle.

FRONTIN, *bas.*

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres!

MARINE, *bas.*

Fiez-vous à ce qu'il vous dit. Je vous en réponds aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu! deux bonnes cautions.... (*A Zaïde.*) Zaïde, point de muets, je vous prie.

LE BARON, *au marquis.*

Ah! Marquis.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Je vais dire à la comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon absence. Attendez-moi, je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

(*Il rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, ZAÏDE, LE CHEVALIER, FRONTIN, MARINE.

LE BARON, *à Frontin.*

C'en est fait, Frontin!

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de marins sont durs d'oreilles; mais il ne faut pas encore désespérer.

(*Il rentre chez la comtesse.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *au baron.*

Monsieur, il y a un homme là-bas, dans la cour, qui demande à vous parler en particulier, et tout à l'heure, pour une chose de la dernière conséquence.

LE BARON, *au marquis.*

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis : nous reviendrons ici dans un moment.

(*Il s'en va avec le marquis et le laquais.*)

SCÈNE IX.

ZAÏDE, LE CHEVALIER, MARINE.

MARINE, *au chevalier.*

Hatez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au capitaine : personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire! je sors du plus violent état où jamais un amant puisse être... Je perdois Zaïde, si je parlois; si je ne parlois pas, je la perdois aussi... Mais allons.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, FRONTIN, MARINE.

LE CAPITAINE, *à la comtesse.*

En effet, il parle; si je l'avois su plus tôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE, *à Frontin.*

Tu peux bien rendre grâces à ton maître; sans lui, tu te serois mal trouvé de m'avoir joué cette pièce.

LE CHEVALIER.

Madame.... Monsieur.... l'amour.... Vous connoissez Zaïde; pourrez-vous ne point pardonner tout ce que j'ai entrepris?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, et je considère Timante. Vous aimez Zaïde; nous savons qu'elle ne vous hait point : nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance!

FRONTIN, *l'interrompant.*

Laissons-là votre reconnoissance. Nous n'avons pas de temps à perdre; le baron va revenir : songeons à rajuster toutes choses. Secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu! je vais lui dire que j'y consens; ne te mets point en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez.... (*Au chevalier.*) Continuez, vous, à faire le muet; et laissez-moi conduire le reste.... Le voici.

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE, ZAÏDE, LE CAPITAINE, FRONTIN, MARINE.

FRONTIN, *au baron, en lui montrant le capitaine.*

Monsieur, j'ai tant fait qu'enfin j'ai obligé Monsieur à consentir....

LE BARON, *sans l'écouter.*

Ah! traître! me jouer de la sorte?

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scélérat!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON, *au chevalier.*

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte?

(*Le chevalier se jette à ses genoux.*)

LE CAPITAINE, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Nous ne donnons plus, Monsieur, dans ces panneaux; monsieur votre père vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monsieur?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme! Je suis si en colère que je ne puis parler.

MARINE, *bas, à Frontin.*

Il sait tout.

FRONTIN, *bas.*

J'en tremble!

MARINE, *bas.*

Je te le disois bien.

LE BARON, *à Frontin.*

Tu paieras cher l'alarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, Monsieur, qu'on vous aura fait entendre....

LE BARON, *l'interrompant.*

Qu'on fasse venir Simon.

FRONTIN, *à part.*

Ah! je suis perdu.

LE CAPITAINE, *à part.*

Le voilà muet à son tour.

FRONTIN, *à part.*

J'ai de quoi me venger de ce voleur.

SCÈNE XII.

LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

LE BARON, *à Simon, en le prenant par le bras.*

Avance, avance; montre-toi. (*Au marquis.*)

20

Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le muet, parce que Timante en avoit promis un à (*montrant la comtesse*) Madame. Voilà l'homme enfin, en la place duquel ce traître a fait entrer le chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués!

MARINE, *bas, à Frontin.*

Tu as besoin d'un coup de maître.

FRONTIN, *au baron.*

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître, qui vous assurera...

LE BARON, *l'interrompant.*

Tu ne sortiras point, infâme! demeure là, et confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

Vous ne connoissez pas, Monsieur, le scélérat à qui vous ajoutez foi; c'est un coquin, un fripon qui a changé mille fois de nom, et qui porte une fausse barbe.

SIMON.

Eh bien! oui; que veux-tu dire? c'étoit moi qui devois être le muet de (*montrant la comtesse*) Madame.

LE CAPITAINE, *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce visage ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE, *à Simon.*

Ah! voleur, je te trouve.

FRONTIN, *au baron.*

Je vous l'ai bien dit, Monsieur, que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaire.

LE CAPITAINE, *à Zaïde.*

Zaïde, c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien!

ZAÏDE, *au capitaine.*

Quoi! ce Griffon dont je vous ai entendu si souvent parler, qui nous vola dès que nous eûmes pris terre?

LE CAPITAINE.

Lui-même, le frère de votre nourrice espagnole, qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice espagnole!

FRONTIN, *au baron.*

C'est un pendard, vous dis-je, qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS, *au capitaine.*

Seroit-il possible?

FRONTIN, *bas, au capitaine.*

Monsieur, tirez-moi d'ici, je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

LE CAPITAINE.

Je l'entends bien ainsi.

FRONTIN, *lui donnant une chaîne d'or.*

Voilà déjà une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS, *prenant la chaîne d'or.*

Donne-la-moi; voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi?

FRONTIN.

Assurément.

LE MARQUIS, *à part, examinant la chaîne d'or.*

Que vois-je? je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS, *à Simon.*

Hélas! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt? Je te reconnois: tu étois avec elle lorsque je l'envoyai à sa mère, qui étoit à Palerme; et j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon: votre fille ne périt point; nous la sauvâmes: nous fûmes pris par des corsaires, et (*montrant le capitaine*) le lendemain Monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS, *au baron.*

Ah! baron!

LE CAPITAINE.

Voilà assurément la même fille qui tomba alors

entre mes mains, il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE, *à part.*

Ah! ciel!

LE BARON, *à part.*

Qu'entends-je!

LE MARQUIS, *à Zaïde.*

Ah! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que Monsieur me dit, le temps de votre prise, la nourrice espagnole, Simon que voilà, cette chaîne que je reconnois, tout me le confirme, et, plus que tout encore, les secrets mouvemens de la nature qui s'élèvent au fond de mon cœur. Zaïde! vous êtes ma fille!

ZAÏDE, *à part.*

Quel bonheur pour moi!

FRONTIN, *à part.*

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Juste ciel!

LE BARON, *au marquis.*

Ah! marquis, le ciel a fait ce miracle pour une alliance que nous avons tant souhaitée.

LE MARQUIS.

Oui, baron. (*Au capitaine.*) Monsieur, vous me rendez toute la joie de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la cède; mais je veux qu'elle soit mon héritière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Que je m'estime heureuse, Monsieur, de l'avoir toujours aimée tendrément!

SCÈNE XIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LA COMTESSE, TIMANTE, ZAÏDE, LE CHEVALIER, LE CAPITAINE, FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE, *au baron.*

Que viens-je d'apprendre, mon père? quel bonheur! n'y en aura-t-il pas aussi pour moi?

LE MARQUIS, *au baron.*

Allons, mon cher ami; en faveur d'un si beau jour, rendez tous vos enfans heureux.

LE BARON, *à la comtesse.*

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS, *au baron.*

Grâce surtout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur! (*A la comtesse.*) Mais, Madame, si vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubleu ! j'ai trop frisé la corde !

SIMON, *au capitaine.*

Serai-je seul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

FIN DU MUET.

L'AVOCAT

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE,

PAR BRUÉYS,

Représentée, pour la première fois, le 4 juin 1706.

PERSONNAGES.

MONSIEUR PATELIN, avocat.
MADAME PATELIN, sa femme.
HENRIETTE, leur fille.
MONSIEUR GUILLAUME, drapier.
VALÈRE, fils de Guillaume, et amant d'Henriette.
COLETTE, servante de Patelin, et fiancée à Agnelet.
AGNELET, berger de Guillaume, et amant de Colette.
BARTHOLIN, juge du village.
UN PAYSAN.
DEUX RECORS.

La scène est dans un village, près de Paris.

L'AVOCAT PATELIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. PATELIN.

CELA est résolu; il faut, aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un avocat? Ne diroit-on pas plutôt que je serois un magister de ce bourg? Depuis quinze jours, j'ai quitté le village où je demeurois pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires. Elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin mon compère le juge du lieu. Pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier. Pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah! pauvre Patelin, pauvre Patelin! comment feras-tu pour contenter

ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé? Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie. Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille... (*Apercevant sa femme.*) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoutons-les sans nous montrer. (*Il se cache dans un coin du théâtre.*)

SCÈNE II.

M. PATELIN, *caché;* MADAME PATELIN, COLETTE.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Oh! çà, Colette, je n'ai point voulu te parler au logis, de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller si proprement qu'elle va.

COLETTE.

Eh! c'est, Madame, que monsieur votre époux lui donne...

MADAME PATELIN, *l'interrompant.*

Mon époux! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

M. PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Je te chasserai et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste, Madame! il faut vous la dire. Valère, le fils unique de monsieur Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de mademoiselle Henriette, et il lui fait des présens de temps en temps.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puise donc dans la boutique où j'ai dessein d'aller?

MADAME PATELIN, *à Colette.*

Mais où prend Valère de quoi faire ces présens? son père est un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh! Madame, quand les pères ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent : cela est dans l'ordre, et Valère fait comme les autres : c'est la règle.

MADAME PATELIN.

Mais que ne fait-il demander ma fille en mariage?

COLETTE.

Il l'auroit fait aussi; mais il craint que son père n'y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu : cela fait mal juger de ses affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'est à quoi je vais donner ordre.

MADAME PATELIN, *à Colette.*

J'entends quelqu'un : retire-toi.

(*Colette rentre.*)

SCÈNE III.

M. PATELIN, *sortant de sa cachette;* MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN.

Ah ! te voilà ?

M. PATELIN.

Oui.

MADAME PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

M. PATELIN.

C'est que... je... je ne suis pas glorieux.

MADAME PATELIN.

C'est que tu es un gueux, et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui se présentent pour notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette, et j'ai fait dessein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

MADAME PATELIN.

Toi, proprement ! et avec quoi?

M. PATELIN, *voulant s'en aller.*

Ne t'en mets pas en peine. Adieu.

MADAME PATELIN, *l'arrêtant.*

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

MADAME PATELIN.

Sans avoir un sou, acheter un habit?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de more?

MADAME PATELIN.

Eh! prends-le comme tu pourras, si tu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner. Je vais parler à Henriette; je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent guère.

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(*Madame Patelin rentre.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN.

Elle n'est pas encore fermée. Je songe que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe : outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à monsieur Guillaume, pour venir à bout de mon dessein. (*L'apercevant.*) Le voilà avec son fils : allons nous mettre *in habitu*, et revenons promptement.

(*Il rentre.*)

SCÈNE V.

M. GUILLAUME, *portant une pièce de drap brun*, VALÈRE.

M. GUILLAUME, *à part, étalant sa pièce de drap en dehors de sa boutique.*

On commence à ne voir guère clair dans la boutique : exposons ceci un peu plus à la vue des passans. (*A Valère.*) Oh! çà, Valère, je t'avois dit de me chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÈRE.

Est-ce mon père, que vous n'êtes pas content d'Agnelet?

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÈRE.

Moi?

M. GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présens; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert. Tout cela fait que je te soupçonne.

VALÈRE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts? (*A M. Guillaume.*) Je vous assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très-fidèlement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi; mais non pas moi; car depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeuroit pour entrer à mon service, il me manque six vingts moutons, et il n'est pas possible qu'en si peu de temps il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÈRE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLAUME.

Oui, avec des médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaud; mais c'est un niais, et le plus rusé coquin.... Enfin, je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l'ai battu, et je l'ai fait ajourner devant monsieur le juge. Cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avois point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALÈRE.

Ah! mon père! j'ai trop de respect pour vos moutons!

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice.... Mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte. Approche cette chaise. (*Valère lui donne un livre et une chaise.*) C'est assez; laisse-moi. Si un sergent, que j'ai envoyé querir, me demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALÈRE, *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il vienne trouver mon père, pour s'accommoder avec lui.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à part.*

Bon! le voilà seul : approchons.

M. GUILLAUME, *à part, feuilletant son livre.*

Compte du troupeau, etc... Six cents bêtes, etc.

M. PATELIN, *à part, lorgnant le drap.*

Voilà une pièce de drap qui seroit bien mon affaire. (*A M. Guillaume.*) Serviteur, Monsieur.

M. GUILLAUME, *sans le regarder.*

Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir? qu'il attende.

M. PATELIN.

Non, Monsieur, je suis....

M. GUILLAUME, *l'interrompant, en le regardant.*

Une robe? Le procureur, donc? Serviteur.

M. PATELIN.

Non, Monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Mon nom, Monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu? Je suis Patelin, l'avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monsieur.

M. PATELIN, *à part.*

Il faut se faire connoître. (*A M. Guillaume.*) J'ai trouvé, Monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et....

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ce ne sont pas mes affaires; je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, Monsieur; c'est, au contraire, feu mon père qui devoit au vôtre trois cents écus; et, comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer? Attendez, Monsieur, s'il vous plaît; je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse; je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (*Lui offrant sa chaise.*) Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

M. PATELIN.

Monsieur!

M. GUILLAUME.

Monsieur!

M. PATELIN, *s'asseyant.*

Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela est juste. Eh bien! demain matin, à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume? je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout; je ne suis que trop de loisir! on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. (*Examinant la pièce de drap.*) Voilà un assez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau.

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence!

M. GUILLAUME.

Oh! Monsieur.

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse!

M. GUILLAUME.

Oh! oh! Monsieur.

M. PATELIN.

Des manières nobles et franches, qui gagnent le cœur de tout le monde!

M. GUILLAUME.

Oh! point, Monsieur.

M. PATELIN.

Parbleu! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. GUILLAUME.

Je le crois. C'est couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron? Que cela est beau! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là?

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du village.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *tâtant le drap.*

Cette laine me paroît assez bien conditionnée?

M. GUILLAUME.

C'est pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

Je l'ai cru. A propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble?

M. GUILLAUME.

Chez monsieur Nicodême?

M. PATELIN.

Justement. Vous étiez beau comme l'amour!

M. GUILLAUME.

Je l'ai ouï-dire à ma mère.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans je savois lire et écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous soyez appliqué aux grandes choses! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

M. GUILLAUME.

Comme un autre.

M. PATÉLIN.

Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *à part.*

Le garderai!... Ce n'est pas là mon compte. (*A M. Guillaume.*) Pour racheter une rente, j'avois mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulois pas toucher; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laissez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le sais bien, mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard! Quel air de santé et de longue vie!

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi de quoi le payer?

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra.... Vous voulez, sans doute, l'habit complet?

M. PATELIN.

Oui, très-complet, justaucorps, culotte et veste, doublés de même; et le tout bien long et bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... oui.... six aunes.... Voulez-vous que je les coupe en attendant?

M. PATELIN.

En attendant... Non, Monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle est fort bonne... (*A part.*) Voici un homme très-exact.

M. PATELIN.

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France?

M. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du village?

M. PATELIN.

Justement, nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du temps; que je vous ouïs-dire de belles choses!

M. GUILLAUME.

Vous vous en souvenez?

M. PATELIN.

Si je m'en souviens? Vous prédîtes dès-lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

M. PATELIN.

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME, *regardant la marque.*

Voyons..... Un autre en paieroit, ma foi, six écus; mais allons... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN, *à part.*

Le juif!... (*A M. Guillaume.*) Cela est trop honnête! Six fois cinq écus, ce sera justement...

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus: le compte est bon... Parbleu! pour renouveler connoissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oie, dont un plaideur m'a fait présent.

M. GUILLAUME.

Une oie! je les aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez-là; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle!... Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin il soit fait à dîner?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce seroit grand dommage!

M. GUILLAUME.

Faites mieux. Vous avez, dites-vous! l'argent tout prêt?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y songerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. PATELIN, *prenant le drap.*

Cela est heureux!

M. GUILLAUME.

Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. PATELIN.

Bon! est-ce que je ne me fie pas à vous?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez; je vais le faire porter, et vous m'enverrez par le retour....

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Le retour... Non, non, ne détournez pas vos gens: je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi.... Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh! point, point. Je ne suis pas glorieux : il est presque nuit; et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, Monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois cent trente écus, et l'oie à dîner...... Oh ! çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur... Eh ! serviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

(*Monsieur Patelin rentre chez lui.*)

SCÈNE VII.

M. GUILLAUME.

Il s'en va, parbleu, avec mon drap; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dîne demain chez lui, et il me paiera : il me paiera... Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plus consciencieux avocats que j'aie vu de ma vie! J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cents écus, sur lesquels je ne comptois point; car je ne sais d'où diable peut venir cette dette... Mais, à la bonne heure... Oh! çà, il se fait nuit, et voilà, je pense, tout ce que je gagnerai aujourd'hui...

(*Appelant.*) Holà ! holà ! qu'on enferme tout cela là-dedans.... Mais voici, je crois, ce coquin d'Aguelet qui m'a volé mes moutons.

SCÈNE VIII.

M. GUILLAUME, AGNELET.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! voleur... Je puis bien faire ici de bonnes affaires; ce scelérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, Monsieur, et bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un monsieur m'a baillé certain papier, qui parle, dit-on, de moutons, de juge, et d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt; mais je t'assure que tu ne tueras jamais plus mouton qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, ne croyez pas les médisans.

M. GUILLAUME.

Les médisans, coquin! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette ame, c'étoit pour l'empêcher de mourir.

M. GUILLAUME.

Le tuer pour l'empêcher de mourir!

AGNELET.

Oui, de la clavelée, à cause, ne vous déplaise, que quand ils mouriont de vilain mal, il faut les jeter; et on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont! le traître! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq écus l'aune. Ote-toi d'ici, scélérat! Six vingts moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fi.

M. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant monsieur le juge.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez, et accordons ensemble, si c'est votre bon plaisir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie!

(*M. Guillaume rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

AGNELET.

Il faut donc que j'aille trouver un avocat pour défendre mon bon droit.

SCÈNE X.

HENRIETTE, VALÈRE, COLETTE, AGNELET.

HENRIETTE, *à Valère.*

Laissez-moi, Valère; mon père et ma mère me suivent. Nous allons souper chez ma tante: ils m'ont dit de m'avancer; retirez-vous.

AGNELET, *à Valère.*

Voulez-vous, Monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE.

Non, tu me priverois du plaisir de la voir. (*A Henriette.*) Belle Henriette, souffrez, je vous prie...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Non, Valère, je tremble.

VALÈRE.

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE.

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi. (*A Colette.*) Ne me quittez pas, Colette. (*Agnelet tire Colette par le bras.*)

COLETTE.

C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE, *à Valère.*

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie, que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE.

C'est à quoi Agnelet et moi nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET.

J'ai déjà imaginé un moyen honnête, qui réussira, si dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE.

Quoi qu'il arrive, je te garantirai du tout.

HENRIETTE, *apercevant M. Patelin.*

Voici mon père; fuyons tous.

(*Elle s'en va avec Valère, Colette et Agnelet.*)

SCÈNE XI.

M. PATELIN, MADAME PATELIN.

M. PATELIN.

Eh bien! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

MADAME PATELIN.

Oui, mais avec quoi le payer? Tu l'as promis à demain matin; ce monsieur Guillaume est un arabe qui viendra ici faire le diable à quatre.

M. PATELIN.

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je t'ai dit, et à me bien seconder.

MADAME PATELIN.

Il faut, malgré moi, que j'aide à t'en sortir; mais tu devrois rougir de honte de ce que tu m'as proposé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh! mon dieu, ma femme, en honnête homme! Il n'est rien de plus aisé, quand on est riche, d'être honnête homme : c'est quand on est pauvre qu'il est difficile de l'être. Mais laissons tout cela; allons souper chez ta sœur, et dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d'accident.

MADAME PATELIN.

Allons; mais je crains bien que demain matin il n'arrive ici quelque désordre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. GUILLAUME, *seul sur la scène*, M. PATELIN, *dans sa maison.*

M. GUILLAUME, *à part.*

Il est du devoir d'un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu'il s'est proposé de faire dans sa journée; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir, à cinq heures, trois cents écus de monsieur Patelin, pour une dette de feu son père; plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici; *item*, une oie à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme : après cela, comparoître à l'ajournement devant le juge contre Agnelet, pour six-vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout. (*Regardant à sa montre.*) Mais, ouais! il y a long-temps que l'heure est passée, et je ne vois point venir mon homme : allons le trouver. Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole. Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles. Que faire? Faisons semblant de lui rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question. (*Ecoutant à la porte de M. Patelin.*) Je crois qu'il compte mon argent. (*Flairant à la*

porte.) Je sens qu'on apprête l'oie. Frappons. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Ma fem...me?

M. GUILLAUME, *à part.*

C'est lui-même.

M. PATELIN, *dans la maison.*

Ouvrez la porte... voilà l'apothicaire.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'apothicaire!

M. PATELIN, *dans la maison.*

Qui m'apporte l'émétique, l'éméti...i...que.

M. GUILLAUME, *à part.*

L'émétique! C'est quelqu'un qui est malade chez lui, et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte. Frappons encore plus fort. (*Il frappe.*)

M. PATELIN, *dans la maison.*

Caro...o...gne! ma...a...sque! ouvriras-tu...u...

SCÈNE II.

MADAME PATELIN, M. GUILLAUME.

MADAME PATELIN, *à voix basse.*

Ah! c'est vous, monsieur Guillaume?

M. GUILLAUME.

Oui, c'est moi : vous êtes sans doute madame Patelin?

MADAME PATELIN.

A vous servir. Pardon, Monsieur, je n'ose parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira; je viens voir monsieur Patelin.

MADAME PATELIN.

Parlez plus bas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

MADAME PATELIN.

Encore plus bas, je vous prie.

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira; mais il faut que je le voie.

MADAME PATELIN.

Hélas! le pauvre homme, il est bien en état d'être vu!

M. GUILLAUME.

Comment! que lui seroit-il arrivé depuis hier?

MADAME PATELIN.

Depuis hier? Hélas! monsieur Guillaume, il y a huit jours qu'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit? il vint pourtant hier chez moi.

MADAME PATELIN.

Lui chez vous?

M. GUILLAUME.

Lui chez moi; et il étoit même fort gaillard et fort dispos.

MADAME PATELIN.

Ah! Monsieur, il faut sans doute que cette nuit vous ayez rêvé cela.

M. GUILLAUME.

Ah ! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé! Et mes six aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé?

MADAME PATELIN.

Six aunes de drap ?

M. GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap, couleur de marron ; et l'oie que nous devons manger à dîner, eh! l'ai-je rêvé ?

MADAME PATELIN.

Que vous prenez mal votre temps pour rire!

M. GUILLAUME.

Pour rire ? ventrebleu! je ne ris point, et n'en ai nulle envie. Je vous soutiens qu'il emporta hier sous sa robe six aunes de drap.

MADAME PATELIN.

Hélas ! le pauvre homme, plût au ciel qu'il fût en état de l'avoir fait !... Ah ! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau, qui le jeta dans la rêverie, où je crois qu'il est encore.

M. GUILLAUME.

Oh ! par là têtebleu, vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

MADAME PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état où il est, il n'est pas possible ; nous l'avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit, si vous le voyiez il vous feroit pitié.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié !... (*Voulant entrer chez M. Pa-*

telin.) En quelque état qu'il soit, je prétends le voir, ou...

MADAME PATELIN, *l'interrompant, et l'empêchant d'ouvrir la porte.*

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari. Il lui prend, de temps en temps, des envies de courir...(*Voyant paroître M. Patelin, qui accourt la tête enveloppée de chiffons.*) Ah! le voilà parti...

SCÈNE III.

M. PATELIN, MADAME PATELIN, M. GUILLAUME.

MADAME PATELIN, *à M. Guillaume.*

Je vous l'avois bien dit... Aidez-moi à le reprendre... (*A M. Patelin.*) Mon pauvre mari, repose-toi là.

(*Elle arrête M. Patelin, et elle va chercher un fauteuil à l'entrée de sa maison, pour le faire asseoir.*)

M. PATELIN, *assis, et criant.*

Aïe, aïe, la tête!

M. GUILLAUME, *à part.*

En effet, voilà un homme en un piteux état!... Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... (*A M. Patelin.*) Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Ah! bonjour, monsieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monsieur Anodin !

MADAME PATELIN.

Il vous prend pour l'apothicaire : allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Je n'en ferai rien... (*A M. Patelin.*) Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Oui, je vous ai fait garder...

M. GUILLAUME, *à part.*

Bon ! il s'en souvient.

M. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN, *à madame Patelin.*

Ma femme, fais-la voir à monsieur Anodin : il verra si j'ai quelque embarras dans les uretères.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretères !... Monsieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières; elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe.

M. GUILLAUME.

Pa, pa, pa, voilà me payer en belle monnoie!

MADAME PATELIN.

Eh! Monsieur, sortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles ! (*A M. Patelin.*) Voulez-vous me compter de l'argent? je veux être payé.

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules; elles ont failli à me faire rendre l'ame.

M. GUILLAUME.

Je voudrois qu'elles t'eussent fait rendre mon drap!

M. PATELIN, *à madame Patelin.*

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi.... Comme ils montent!

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Je n'en vois point.

MADAME PATELIN.

Eh! ne voyez-vous pas qu'il rêve? Allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Il ne rêve pas à présent. Il faut que je lui parle. (*A monsieur Patelin.*) Monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Je plaide, Messieurs, pour Homère.

M. GUILLAUME.

Pour Homère!

M. PATELIN.

Contre la nymphe Calypso.

M. GUILLAUME.

Calypso! Que diable est ceci?

MADAME PATELIN.

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en : sortez, je vous prie.

M. GUILLAUME.

A d'autres.

M. PATELIN.

Les prêtres de Jupiter.... les Corybantes... Il l'a pris, il l'emporte.... Au chat! au chat! Adieu mon lard!

M. GUILLAUME.

Oh! çà, quand vous aurez assez rêvé, me paierez-vous au moins mes trente écus?

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentissoit plus du doux chant de sa voix....

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais! aurois-je pris quelqu'autre pour lui?

MADAME PATELIN.

Eh! Monsieur! laissez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME.

Attendez: il aura peut-être quelqu'intervalle. Il me regarde comme s'il vouloit me parler.

M. PATELIN.

Ah! monsieur Guillaume!

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Oh! il me reconnoît. (*à M. Patelin.*) Eh bien?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon.

M. GUILLAUME, *à madame Patelin.*

Vous voyez s'il s'en souvient?

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

M. GUILLAUME.

Morbleu! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier...

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu! celui-là aura eu mon drap. Un procureur! je ne le verrai de ma vie. (*A M. Patelin.*) Mais c'est une invention, et nul autre que vous n'a eu mon drap; à telles enseignes....

MADAME PATELIN, *l'interrompant.*

Eh! Monsieur, si vous lui parlez d'affaires, vous l'allez tuer.

M. GUILLAUME.

A la bonne heure. (*A M. Patelin.*) A telles enseignes que feu votre père devoit au mien trois cents écus. Ventrebleu! je ne m'en irai point d'ici sans drap ou sans argent.

M. PATELIN, *se levant.*

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la Pirryque étoit une certaine danse, ta, ra, la, la, la. (*Prenant M. Guillaume et le faisant danser.*) Dansons tous, dansons tous. Ma commère, quand je danse....

M. GUILLAUME.

Oh! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *à part.*

Oh! je te ferai bien décamper. (*A madame Patelin.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte : ne les entends-tu pas? Ecoutons. Paix, paix; écoutons. Oui... les voilà... je les vois... Ah! coquins, je vous chasserai bien d'ici... Ma hallebarde, ma hallebarde. (*Il va prendre une hallebarde à l'entrée de sa maison, et revient.*) Au voleur, au voleur.

M. GUILLAUME, *à part.*

Tubleu! il ne fait pas bon ici. Morbleu! tout le monde me vole; l'un mon drap, l'autre mes moutons; mais, en attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, MADAME PATELIN.

MADAME PATELIN.

Bon! le voilà parti: je me retire; mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revînt.

M. PATELIN, *croyant voir revenir M. Guillaume.*

Le voici. Au voleur. C'est monsieur Bartolin. Il m'a vu.

(*Madame Patelin sort.*)

SCÈNE V.

M. PATELIN, M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN.

Qui crie au voleur? quel bruit fait-on à ma

porte? quel désordre est ici? Ah! ah! c'est vous, mon compère?

M. PATELIN.

Oui, c'est moi qui...

M. BARTOLIN.

En cet équipage.

M. PATELIN.

C'est que... j'ai cru.

M. BARTOLIN.

Un avocat sous les armes!

M. PATELIN.

J'ai cru entendre des...

M. BARTOLIN.

Militant causarum patroni.

M. PATELIN.

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetoient ma porte.

M. BARTOLIN.

Crocheter une porte, *coram judice!*

M. PATELIN.

Je croyois, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTOLIN.

Il en faut faire informer...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Mais il n'y en avoit point.

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Faire ouïr des témoins...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et contre qui?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Et les faire pendre...

M. PATELIN, *l'interrompant.*

Et qui pendre?

M. BARTOLIN, *sans l'écouter.*

Point de quartier aux voleurs?

M. PATELIN.

Je vous dis encore une fois qu'il n'y en avoit point, et que je me suis trompé.

M. BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, *cedant arma togæ.* Allez quitter cette hallebarde et prendre votre robe pour venir à l'audience que je donnerai ici dans une heure. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN.

C'EST aussi ce que je vais faire. Je dois plaider pour certain berger, dont Colette m'a parlé. Je pense que le voici. Allons quitter cet équipage et revenons promptement.

SCÈNE VII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as besoin d'un avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; et il n'y a, dans tout le village, que monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience feu mon frère et moi, il

y a quelque temps; mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas. Au moins, ne lui dis pas que tu sers monsieur Guillaume : il ne voudroit peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer, et il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je demeurois quand je te fiançai.

COLETTE, *voyant venir M. Patelin.*

Voilà ton avocat; adieu.

(*Elle rentre chez M. Patelin.*)

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN, *à part.*

Ah! ah! je connois ce drôle-ci. (*A Agnelet.*) N'est-ce pas toi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, Monsieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux frères, que je garantis des galères : l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'étoit mon frère.

M. PATELIN.

Vous fûtes malades au sortir de prison : et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

M. PATELIN.

Ton maître, est-ce ce fermier d'ici près?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, et je vous paierai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainsi. Oh! çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon bon maître me paie petitement mes gages; et que, pour m'indommager, sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je pris... un... Dirai-je tout?

M. PATELIN.

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portoit bien. Ma fi! sans y penser, ne sachant que faire.... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge : tant y a, que je ne sais comment cela se fit; mais il mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends. Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET.

Mon maître étoit caché dans la bergerie. Il me dit que j'en avois fait autant de six vingts moutons qui lui manquoient. Or, vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez; et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre ; par la première, il ne t'en coûtera pas un sol.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

M. PATELIN.

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Ma fi, oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Aussi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte ni denier ni maille.

AGNELET.

C'est ce que je demande.

M. PATELIN.

Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

La voici : on va te faire venir devant le juge.

AGNELET.

Il est vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

M. PATELIN.

À toutes interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton?

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir; mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette ame!...

M. PATELIN.

Monsieur Bartolin va tout à l'heure donner audience; ne manque point de revenir ici : tu m'y trouveras. Adieu. N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Serviteur. Que les gens de bien ont de peine à vivre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. PATELIN, AGNELET, M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Or, sus, les parties peuvent comparoître.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la manière que je t'ai dit.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est-ce là?

M. PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître, et qui au sortir d'ici va se faire trépaner.

M. BARTOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur, ou son avocat.... Mais que nous veut monsieur Guillaume?

SCÈNE II.

M. PATELIN, M. GUILLAUME, AGNELET, M. BARTOLIN.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Je viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas, à Agnelet.*

Ah! traître, c'est contre monsieur Guillaume.

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

M. PATELIN, *à part.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME.

Ouais! quel homme est-ce là?

M. PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat... (*A part.*) Il a quelque chose de son air.

M. PATELIN.

Je me retire donc.

M. BARTOLIN.

Demeurez, et plaidez.

M. PATELIN.

Mais, Monsieur....

M. BARTOLIN.

Demeurez, vous dis-je. Je veux, au moins, avoir un avocat à mon audience. Si vous sortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part, se cachant la figure avec son mouchoir.*

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur; parlez.

M. GUILLAUME.

Vous saurez, Monsieur, que ce maraud-là...

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Point d'injures.

M. GUILLAUME.

Eh bien ! que ce voleur...

M. BARTOLIN, *l'interrompant.*

Appelez-le par son nom ou celui de sa profession.

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six vingts moutons.

M. PATELIN.

Cela n'est point prouvé.

M. BARTOLIN.

Qu'avez-vous, avocat ?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTOLIN.

Tant pis : continuez.

M. GUILLAUME, *à part.*

Parbleu ! cet avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

M. BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol ?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve ! Je lui vendis hier... Je lui ai baillé en garde six aunes... six cents moutons ; et je n'en trouve à mon troupeau que quatre cent quatre-vingts.

M. PATELIN.

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ma foi, si je ne venois de voir l'autre dans la rêverie, je croirois que voilà mon homme.

M. BARTOLIN.

Laissez-là votre homme, et prouvez le fait.

M. GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap... je veux dire par mon livre de compte. Que sont devenues les six aunes... les six vingts moutons qui manquent à mon troupeau?

M. PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Têtebleu! je crois que c'est lui-même.

M. BARTOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui-même. *Non est quæstio de personâ.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée. Que répondez-vous à cela?

M. GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux; qu'il emporta sous... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier moi-même... (*A part.*) Oh! c'est lui... (*A M. Bartolin.*) Oui, je lui vendis six... six... je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Pure invention, Monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Parbleu! monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable; c'est lui-même. Oui, il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer trente écus...

M. BARTOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus? Il est, ce me semble, question de moutons volés.

M. GUILLAUME.

Il est vrai, Monsieur : c'est une autre affaire; mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point. Vous saurez donc que je m'étois caché dans la bergerie... (*A part.*) Oh! c'est lui, très-assurément. (*A M. Bartolin.*) Je m'étois donc caché dans la bergerie; je vis venir ce drôle : il s'assit là; il prit un gros mouton... et... avec de belles paroles, il fit si bien qu'il m'emporta six aunes...

M. BARTOLIN.

Six aunes de mouton?

M. GUILLAUME.

Non, de drap, lui... Maugrebleu de l'homme!

M. BARTOLIN.

Laissez-là ce drap et cet homme, et revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de sa poche son couteau... Je veux dire mon drap... Non, je dis bien, son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe, et l'emporta chez lui;

et ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTOLIN.

A vos moutons, vous dis-je, à vos moutons.

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Ouais! vous êtes hors de sens, monsieur Guillaume: rêvez-vous?

M. PATELIN.

Vous voyez, Monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

M. GUILLAUME.

Je le sais fort bien, Monsieur. Il m'a volé six vingts moutons, et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap, couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe Calipot, ta ral la, ma commère, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu'il est allé chercher?

M. PATELIN, *riant.*

Ah! ah! ah! il est fou! il est fou!

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

En effet... Tenez, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendront rien à vos affaires. Vous accusez ce berger de vous avoir volé six vingts moutons, et vous entrelardez là-dedans six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes.

Eh! encore une fois, revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce berger. Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même. (*A Agnelet.*) Approche-toi : comment t'appelles-tu?

AGNELET.

Bée...

M. GUILLAUME, *à Bartolin.*

Il ment; il s'appelle Agnelet.

M. BARTOLIN.

Agnelet ou Bée, n'importe. (*A Agnelet.*) Dis-moi, est-il vrai que Monsieur t'avoit baillé en garde six vingts moutons?

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Ouais! la crainte de la justice te trouble peut-être. Ecoute, ne t'effraie point. Monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET.

Bée...

M. BARTOLIN.

Oh! oh! que veut dire ceci?

M. PATELIN.

Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

M. GUILLAUME.

Moi, tort? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons : l'un me paie de chansons, l'autre de bée; et encore, morbleu! j'aurai tort?

M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN.

Oui, tort : il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh! ventrebleu! il étoit nuit, et quand je frappe, je frappe partout.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Il avoue le fait, Monsieur, *habemus confitentem reum.*

M. GUILLAUME.

Oh! va, va, *confitareum*, tu me paieras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera!

M. BARTOLIN.

Encore du drap? On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

M. GUILLAUME.

J'en appelle. (*A M. Patelin.*) Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous reverrons.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE III.

M. PATELIN, AGNELET, M. BARTOLIN.

M. PATELIN, *à Agnelet.*

Remercie monsieur le juge.

AGNELET.

Bée... bée...

M. BARTOLIN.

En voilà assez. Va vîte te faire trépaner, pauvre malheureux!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

M. PATELIN, AGNELET.

M. PATELIN.

Oh! çà, par mon adresse, je t'ai tiré d'une affaire où il y avoit de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

AGNELET.

Bée...

M. PATELIN.

Oui, tu as fort bien joué ton rôle; mais, à présent, il me faut de l'argent, entends-tu?

AGNELET.

Bée...

M. PATELIN.

Eh! laisse-là ton bée. Il n'est plus question de cela; il n'y a ici que toi et moi : veux-tu me tenir ce que tu m'as promis et me bien payer?

AGNELET.

Bée...

M. PATELIN.

Comment, coquin, je serois la dupe d'un mouton vêtu? Têtebleu! tu me paieras, ou...

(*Agnelet s'enfuit.*)

SCÈNE V.

M. PATELIN, COLETTE, *en deuil.*

COLETTE.

Eh! laissez-le aller, Monsieur, il s'agit de bien autre chose!

M. PATELIN.

Comment donc ?

COLETTE.

Les coups qu'il fait semblant d'avoir à la tête nous ont fait aviser d'un moyen sûr pour faire consentir monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille : ne serez-vous pas bien payé !

M. PATELIN.

Seroit-il bien possible ? Mais de qui as-tu pris le deuil ?

COLETTE.

Agnelet a dit au juge qu'il s'alloit faire trépaner : il est mort dans l'opération ; et c'est monsieur Guillaume qui l'a tué.

M. PATELIN.

Ah! je vois de quoi il est question. Ah! fort bien, j'entends.

COLETTE.

Secondez-nous bien seulement : je vais demander justice à monsieur le juge.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

M. PATELIN.

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qu'Agnelet est mort ; et, par bonheur, monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. Il faut avouer que ce berger est un rusé coquin ! il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres ; mais je le lui pardonne, si, par son adresse, je puis marier richement ma fille.

SCÈNE VII.

M. PATELIN, COLETTE, M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Que me dites-vous-là? Le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le village en est déjà informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment?

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Hi, hi, hi!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

La pauvre fille! Méchante affaire pour monsieur Guillaume.

M. BARTOLIN, *à Colette.*

Je vous rendrai justice, ne pleurez pas tant.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Il étoit mon fiancé, é, é, é!

M. BARTOLIN.

Consolez-vous donc, il n'étoit pas encore votre mari.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Je ne le pleurerois pas tant, s'il avoit été mon mari, i, i, i!

M. BARTOLIN.

Il sera puni; et déjà, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps: on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. Il est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien? Je reviens dans un moment.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

M. PATELIN, COLETTE.

M. PATELIN.

Il va tout découvrir, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Laissez-le aller. Mon oncle est d'intelligence avec nous; et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vîte.

M. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d'où il ne sortira que quand le mariage sera tout à fait conclu.

SCÈNE IX.

M. PATELIN, COLETTE, M. BARTOLIN.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Non, de ma vie, je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là; les coups ou le trépan l'ont entièrement défigurée: elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *feignant de pleurer.*

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

Que je plains le pauvre monsieur Guillaume!

c'étoit un bon-homme; il y avoit plaisir à avoir affaire avec lui.

M. BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que faire? voilà un homme mort, et sa fiancée qui me demande justice.

M. PATELIN, *à Colette.*

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudroit-il pas mieux pour toi....

COLETTE, *l'interrompant.*

Hélas! Monsieur, je ne suis ni intéressée, ni vindicative, et s'il y avoit quelque expédient honnête.... Vous savez combien j'aime ma maîtresse, votre fille, qui est filleule de Monsieur? (*Montrant M. Bartolin.*)

M. BARTOLIN.

Ma filleule! Eh bien! quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

COLETTE.

Valère, Monsieur, le fils unique de monsieur Guillaume, en est amoureux et désire de l'épouser. Son père refuse d'y consentir : vous êtes si habiles l'un et l'autre! Voyez s'il n'y auroit pas là quelque expédient, afin que tout le monde fût content.

M. BARTOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

C'est prendre les voies de la douceur.

M. BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener : il faut que je lui en parle moi-même; mais y consentez-vous, monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Eh!.. je n'avois pas encore fait dessein de marier ma fille.... Cependant.... pour sauver la vie à monsieur Guillaume.... Allons, allons, j'y donnerai les mains; et je serois fâché de faire pendre un homme.

M. BARTOLIN.

J'entends qu'on me l'amène. (*A Colette.*) Vous, allez vîte faire enterrer secrètement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

(*Colette s'en va.*)

SCÈNE X.

M. PATELIN, M. BARTOLIN.

M. PATELIN.

Et moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

M. GUILLAUME, M. BARTOLIN, DEUX RECORS.

M. BARTOLIN, *à M. Guillaume.*

Ah! vous voici? Eh bien! vous savez, monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

M. GUILLAUME.

Oui, ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

M. BARTOLIN.

Il l'est véritablement; je viens de le voir moi-même, et vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peste soit de moi!

M. BARTOLIN.

Oh! çà, j'ai une chose à vous proposer : il ne tient qu'à vous de sortir d'affaire et de vous en retourner chez vous en liberté.

M. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi? serviteur donc.

M. BARTOLIN.

Oh! attendez : il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu?

M. GUILLAUME.

Belle proposition! je n'aime ni l'un ni l'autre.

M. BARTOLIN.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

M. GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il est mort, c'est sa faute.

M. BARTOLIN.

C'est la vôtre. Ecoutez : monsieur Patelin a une fille, belle et sage.

M. GUILLAUME.

Oui, et gueuse comme lui.

M. BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

M. GUILLAUME.

Eh! que m'importe?

M. BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y consens point.

M. BARTOLIN, *aux recors.*

Qu'on le mène en prison.

M. GUILLAUME.

En prison!.... Maugrebleu!.... Laissez-moi, au moins, aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

M. BARTOLIN, *aux recors.*

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE XII.

M. PATELIN, HENRIETTE, M. GUILLAUME, VALÈRE, COLETTE, M. BARTOLIN, DEUX RECORS.

M. PATELIN, *à M. Bartolin.*

VOILA le contrat.... (*A M. Guillaume.*) Mon-

sieur, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

M. GUILLAUME, *à part.*

Que de patelineurs!

M. BARTOLIN.

Allons, voici toutes les parties; expliquez-vous vite : voulez-vous sortir d'affaire?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTOLIN, *lui présentant le contrat.*

Signez ce contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTOLIN, *aux recors.*

En prison, et les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds!.... Tubleu! comme vous y allez.

M. BARTOLIN.

Ce n'est encore rien; je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

M. GUILLAUME.

Donner la question!

M. BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire; et, après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

M. GUILLAUME.

Pendre, miséricorde!

M. BARTOLIN.

Signez donc. Si vous différez un moment, vous êtes perdu ; je ne pourrai plus vous sauver.

M. GUILLAUME.

Juste ciel ! que faut-il faire ? (*Il signe.*)

M. BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin ; les coups à la tête sont dangereux comme le diable..... (*Après que M. Guillaume a signé.*) Voilà qui est bien. Je vais jeter au feu la procédure ; et je vous en félicite.

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires !

M. PATELIN.

L'honneur de votre alliance...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Ne vous coûte guère.

VALÈRE.

Mon père, je vous proteste...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Va-t'en au diable !

HENRIETTE.

Monsieur, je suis fâchée...

M. GUILLAUME, *l'interrompant.*

Et moi aussi.

COLETTE.

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé ?

M. GUILLAUME.

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE XIII.

M. PATELIN, HENRIETTE, M. GUILLAUME, VALÈRE, COLETTE, AGNELET, M. BARTOLIN, UN PAYSAN, DEUX RECORS.

LE PAYSAN, *à Agnelet.*

MARCHE, marche, de par le roi.

AGNELET.

Miséricorde!

M. GUILLAUME.

Ah! traître! tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

M. BARTOLIN.

Attendez. (*Au paysan.*) D'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier, par quoi je le mène en prison.

M. BARTOLIN, *à Agnelet.*

Ouais! tu n'as plus de coups à la tête?

AGNELET.

Ma fi, non.

M. BARTOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit, chez le chirurgien?

AGNELET.

C'étoit une tête de viau, Monsieur.

M. GUILLAUME, *à M. Bartolin.*

Allons, puisqu'il n'est pas mort, rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

M. BARTOLIN.

Cela est juste.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit qui contient dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus ! Il faut bien, par force, que je laisse la chose comme elle est; mais vous me paierez les trois cents écus de votre père ?

M. PATELIN.

Oui, en me portant son billet.

M. GUILLAUME.

Son billet?... Et mes six aunes de drap ?

M. PATELIN.

C'est le présent de noces.

M. GUILLAUME.

De noces ?... Au moins je tâterai de l'oie ?

M. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

M. GUILLAUME.

A dîner ? (*Montrant Agnelet.*) Oh! ce scélérat paiera pour tous, et sera pendu.

VALÈRE.

Mon père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons.

FIN DE L'AVOCAT PATELIN.

LE DÉDIT,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 12 mai 1719.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père d'Isabelle.
ISABELLE, amante de Valère.
BÉLISE, } sœurs.
ARAMINTE, }
VALÈRE, neveu de Bélise et d'Araminte, amoureux d'Isabelle.
FRONTIN, valet de Valère.
UN LAQUAIS.

La scène est dans la maison de Bélise et d'Araminte.

LE DÉDIT,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ISABELLE, VALÈRE, *chacun de son côté sans se voir.*

VALÈRE.

Quoi! ne pouvoir tirer raison de mes deux tantes!

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes!

VALÈRE.

Oui, plus j'y pense, et moins je vois d'expédiens...

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procédés crians!

VALÈRE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O dieux!

VALÈRE.

Tantes cruelles!

Depuis dix ans toujours injustices nouvelles,
Juste ciel!

ISABELLE, *apercevant Valère.*

Quel travers! mais....

VALÈRE.

Quelle cruauté!
Se désoler ainsi chacun de son côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles!

ISABELLE.

Mon père leur a dit de piquantes paroles,
Et va les menacer encor séparément,
Car chacune se tient dans son appartement.

VALÈRE.

Oui, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se disent quelques mots en passant, et se quittent.
Pour moi, quand je leur parle, elles tournent le dos;
Leur dureté pour moi paroît à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah! Valère!
Elles poussent trop loin leur mauvais caractère:
Ne vous pas aimer!

VALÈRE.

Moi, j'espérois que par vous
Mes deux tantes feroient quelque chose pour nous,
Et que vous ayant vue, adorable Isabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie est telle,
Qu'elles parlent de vous avec aversion.

VALÈRE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion,
Ah! quel travers d'esprit!

ISABELLE.

Pouvoir haïr Valère!
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en désespère

VALÈRE.

Votre père pourtant va les presser; ainsi
Nous espérons encore; il va nous joindre ici.

ISABELLE.

Oui, donnons-nous au moins ce moment d'espérance,
Mais je suis indignée encore, quand je pense
A leurs derniers discours.

VALÈRE.

Sur elles vous comptiez;
Car elles vous ont fait hier cent amitiés.

ISABELLE.

C'est par là que je vois qu'elles m'ont méprisée.
Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée.
La prude méprisante avec ses airs hautains
Prend un ton doucereux, et mêle à ses dédains
Et caresse affectée, et fade raillerie;
Vous mord en vous flattant, talent de pruderie:
« Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut,
» Fait que je ne veux pas vous marier si tôt,
» C'est-à-dire, donner au neveu qui me presse,
» Du bien pour satisfaire une folle tendresse.
» Moi, me rendre complice en vous autorisant!
Et cent discours pareils d'un ton demi-plaisant.
» Faites, faites plutôt contre le mariage,
» Comme nous, un dédit qui vous maintienne sage.
» Pour vous faire imiter notre force d'esprit,
» Nos refus vous tiendront du moins lieu de dédit. »

VALÈRE.

Voilà ses sots discours, toujours même rubrique.
Mais rien de si borné que son esprit gothique.

Sans monde, sans bon sens, ne hantant que sa sœur,
Moins dure qu'elle ; mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je suis contre Araminte un peu moins indignée.
Même dans des momens j'ai cru l'avoir gagnée,
Mais son esprit, sujet aux révolutions,
S'agite en même temps de plusieurs passions.
Dans sa vivacité brouillonne et turbulente,
Voici ce que m'a dit à peu près cette tante :
« J'extravague par fois, mais j'ai des sentimens ;
» J'aimerois l'amour, mais j'abhorre les amans.
» Abhorrez-les aussi, je le veux, je l'ordonne.
» Sans cesse je promets, mais jamais je ne donne.
» Je hais bien mon neveu, mais je vous aime tant.... »
De ces galimatias je conclurois pourtant
Qu'elle feroit pour vous plus que sa sœur aînée.
Mon père vient.

VALÈRE.

Je vais savoir ma destinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah! je le vois accablé de chagrin.

VALÈRE.

Son abord me saisit, mon malheur est certain.

SCÈNE II.

GÉRONTE, ISABELLE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Vous devinez assez, en voyant ma tristesse,
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté, ma tendresse
En cette occasion m'ont trop parlé pour vous.

Prenez votre parti, ma fille.

ISABELLE.

Partons-nous?

GÉRONTE.

Oui, ma fille.

VALÈRE.

Qu'entends-je!

ISABELLE.

Ah! quel coup pour Valère!

GÉRONTE.

Vos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALÈRE.

Quoi! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir?
Quoi! Monsieur, vous voulez me mettre au désespoir?
Vous allez m'arracher Isabelle?

GÉRONTE.

Oui, Valère.

VALÈRE.

Ah! vous allez du moins conjurer votre père
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valère.

VALÈRE.

Eh! Monsieur....

GÉRONTE.

Inutiles discours.

VALÈRE.

Ah! si vous le vouliez, adorable Isabelle....

GÉRONTE.

Je ne le voudrois pas; mais par bonheur pour elle,
Elle veut là-dessus ce qu'elle doit vouloir,
Retourner en province, enfin ne plus vous voir.

VALÈRE.

Eh! vous y consentez?

ISABELLE.

Il le faut bien, Valère.
Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon père,
J'obéissois alors : il veut présentement
Que je vous l'ôte, il faut l'avouer franchement,
Je n'ai pas sur ce point pareille obéissance;
Mais je pars.

VALÈRE.

Quoi! Monsieur, m'ôter toute espérance?

GÉRONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.
Vous espériez tirer quarante mille écus
Des restitutions que nous feroient vos tantes.
Je vous le dis encor, ces deux extravagantes
S'en tiennent au dédit qu'elles ont fait pour vous,
Disant, vous ne pouvez rien exiger de nous,
Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.
Elles ont cinquante ans. C'est une raillerie
De croire rien tirer d'un semblable dédit.
Il me faut de l'argent, à moi, mon bien périt;
On me ruine; enfin je dois, en homme sage,
Faire dans ma province un autre mariage
Qui me tire d'affaire.

VALÈRE.

Il est vrai. Mais enfin....

GÉRONTE.

Brisons là-dessus. C'est avec bien du chagrin :

Mais nous partons demain, il le faut.

ISABELLE.

Ah! Valère!

Si je suis par raison les ordres de mon père,
Soyez sûr qu'en partant....

GÉRONTE *prend Isabelle par le bras.*

Abrégeons les adieux :

Quand il faut se quitter, le plus tôt, c'est le mieux.

VALÈRE.

Je suis au désespoir. Ah! ce départ me tue.

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN, *en habit de cavalier, passe pardevant Valère, qui se désespère, et cela fait un jeu de théâtre.*

FRONTIN.

MONSIEUR?

VALÈRE.

Qu'est-ce donc?

FRONTIN.

C'est Frontin qui vous salue.

VALÈRE.

Que vois-je?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALÈRE.

Que veut dire cela? Pourquoi cet équipage?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALÈRE.

Quel habit as-tu donc? C'est un des miens, je croi.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien, car il n'est point à moi.

VALÈRE.

Et ma perruque?

FRONTIN.

Bon! est-ce que j'en achète?
J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite,
Et votre plus beau linge, et votre gros brillant.

VALÈRE.

Je t'ai vu quelquefois faire l'extravagant,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

FRONTIN.

Cela vient tout à coup, Monsieur, par l'opulence.

VALÈRE.

Tu prends fort mal ton temps, maraud, pour plaisante

FRONTIN.

Je prends mon temps fort bien, et j'ose me vanter
De savoir ménager les bons momens d'un maître.

VALÈRE.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître!

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé, Monsieur, jusqu'à présent;
Et vous m'eussiez traité de maraud, d'insolent,
Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires.
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires;
Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.
Tromper finement, c'est vertu dans un valet;
Vous auriez cru que c'est un vice dans un maître.
C'est à l'extrémité que je vous fais connoître...

Vous

Vous êtes scrupuleux ; enfin, il a fallu
Ce que j'ai fait pour vous, le faire à votre insu.

VALÈRE.

Qu'as-tu donc fait pour moi?

FRONTIN.

C'est une bagatelle,
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALÈRE.

Frontin, mon cher Frontin, tu travailles pour moi?
Par quel moyen? comment? et vîte explique-toi.

FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense ;
C'est par là que toujours mon zèle ardent commence.
Si je vous fais avoir votre Isabelle...

VALÈRE.

Eh bien ?

FRONTIN.

Linge, habits, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'est trop long, trop court, vaille que vaille.
Mais pour le diamant, il est fait pour ma taille.

VALÈRE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.

Ecoutez mon récit.
Avec quelques pistoles et ce brillant habit,
Trouvant au lansquenet quelques cartes heureuses,
Et me faisant lorgner par de vieilles joueuses,
Avec une, surtout, j'ai fait un petit fond.
Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond,
Le ton railleur : elle est plus folle que plaisante.
La reconnoissez-vous, Monsieur? c'est votre tante.

VALÈRE.

C'est elle-même. Eh bien! tu me dis donc qu'au jeu
Tu gagnes de l'argent à cette tante?

FRONTIN.

Un peu.
Mais j'ai de plus gagné son cœur : elle m'adore.

VALÈRE.

Elle t'aime?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, et fait bien pis encore,
Elle m'épouse.

VALÈRE.

Bon!

FRONTIN.

Votre valet Frontin
Pourroit être votre oncle ou bel-oncle demain.

VALÈRE.

Quoi! sérieusement?

FRONTIN.

La chose est sérieuse,
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuse.

VALÈRE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser d'abord,
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.
Un mois de lansquenet fait bien connoître un homme.
Me disant d'un pays d'entre Paris et Rome,
J'ai pris d'abord un nom... nom à demi connu,
Là... comme en prennent ceux qui n'en ont jamais eu.

VALÈRE.

Comment te nomme-t-on ?

FRONTIN.

C'est le chevalier Clique,
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'est encor rien : j'ai fait bien plus.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN.

Voyant que le hasard me donnoit une tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore....

VALÈRE.

Eh bien?

FRONTIN.

Je tente
Un projet difficile, étonnant, hasardeux.
Dans la même maison je les vois toutes deux.
Je savois, il est vrai, qu'Araminte honteuse
Fuyoit sa sœur, depuis qu'elle étoit amoureuse.
Pour plus de sûreté près de l'autre je prends
Autre nom, autre esprit, airs, habits différens.
D'un grave sénéchal faisant le personnage,
Je prends l'air composé, ton grave, froid visage,
Disant comme elle un rien d'un ton sentencieux,
Comme elle, de l'hymen censeur fastidieux.
Mon nom de sénéchal, c'est Groux. Je me présente.
Conformité d'esprit charme la prude tante.

Auprès d'elle, en un mot, Monsieur, j'ai réussi.

VALÈRE.

Quoi donc! mon autre tante?

FRONTIN.

Elle m'épouse aussi.

VALÈRE.

Le fait est singulier. Mais de leur bienveillance
Que prétends-tu tirer?

FRONTIN.

De leur extravagance
Nous tirerons, je crois, quelque argent du dédit:
Mais dites-moi comment fut fait leur double écrit?

VALÈRE.

Voici le fait. Tu sais leurs chicanes cruelles.
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,
Sermens de bien tenir leur résolution
Contre le mariage entre elles si constante:
Ce fut ce vœu fameux de l'une et l'autre tante,
Qui se renouvela pour lors à mon profit:
J'eus d'elles deux billets en forme de dédit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage,
De la succession elle me dédommage.
Chacun de leurs billets est de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tirerai parti des billets. Mais j'entends....
Ah! bon! c'est un laquais de moi, chevalier Clique.

SCÈNE IV.

VALÈRE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le temps presse, Monsieur; au notaire on s'explique,
Et tout seroit perdu; vîte, déguisez-vous.

FRONTIN, *mettant un surtout brun et une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord sénéchal Groux.
Attendez-moi là-haut chez la tante Araminte,
Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte
Vous instruire de tout.

VALÈRE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.

SCÈNE V.

FRONTIN.

Je croyois bien avoir deux jours de temps au moins;
Mais toutes deux prenant l'argent chez le notaire,
Vont découvrir la mèche. Il faut brusquer l'affaire.

SCÈNE VI.

BÉLISE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! bon la prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,

Je lui plus. Il ne faut pour plaire à cette sotte,
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.
Madame....

BÉLISE.

Ah! sénéchal! quoi! vous êtes ici?
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez? Moi, je rêvois aussi.

BÉLISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible.

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BÉLISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BÉLISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime,
Je m'étonnois de voir ce changement extrême,
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espèce d'effroi
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

BÉLISE.

Tous deux en même temps pensions donc même chose?

FRONTIN.

Même chose, et toujours sympathie entre nous.

BÉLISE.

Quelle démarche, ô ciel! vous prendre pour époux!
Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne, Madame,
Du pas que je vais faire, en vous prenant pour femme.

BÉLISE.

Moi qui par mon exemple ai maintenu ma sœur
Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son cœur!
Elle me respectoit comme la plus parfaite :
Me faudra-t-il rougir devant une cadette?

FRONTIN.

Moi qui de mon aîné réprimant les ardeurs,
Forçant au célibat même jusqu'à mes sœurs,
Dans l'histoire voulois, pour distinguer ma place,
Y mériter le nom d'extincteur de ma race!

BÉLISE.

Moi qui du mariage abhorrois jusqu'au nom,
Et qui me suis acquis par là tant de renom!

FRONTIN.

Moi, le sénéchal Groux, caustique philosophe,
Qui raille l'épouseur, l'insulte, l'apostrophe!

BÉLISE.

J'appelle un mariage un dédale, un écueil.

FRONTIN.

La prison des désirs, des vivans le cercueil.

BÉLISE, *tendrement.*

Un abîme. Et voilà qu'un penchant insensible...

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente...

BÉLISE.

Oui, douce...

FRONTIN.

Imperceptible...

BÉLISE.

Me mène au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse, et m'y voilà.

BÉLISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Notre mariage est de la plus sage espèce.

BÉLISE.

Mais tout mon embarras, monsieur le sénéchal,
C'est qu'en me mariant, il faut (voilà le mal),
Il me faudra payer ce dédit. Comment faire?
Ce billet de dédit que j'ai fait à Valère.
Cette folle de sœur inventa ce dédit.
Nous fîmes deux billets à ce neveu maudit.
Tout retombe sur moi, seule je me marie.
Il faudra payer seule, et de sa raillerie
Je vais en rougissant essuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets,
Composez, retirez vos billets de Valère.

BÉLISE.

C'est mon intention. Je vais de mon notaire
Prendre pour ce neveu quelque somme d'argent.
Sans doute il me rendra mon billet à l'instant.
Mais si ma sœur découvre... ah! le cœur me palpite.
Par raison et par honte avec soin je l'évite,
Depuis que je vous vois, je n'ose plus la voir.

(*Elle sort.*)

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.

SCÈNE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, changez d'habits, ou cachez-vous bien vîte;
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non; ôtons cela : je vais l'attendre ici.
Le temps presse; tiens, prends cette perruque-ci :
En nouant celle-là, j'aurai l'air plus comique;
Folâtre, négligé, c'est le chevalier Clique.
Pour charmer une folle, il faut extravaguer.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE, *prenant toutes ces passions l'une après l'autre.*

Je cours en étourdie. On vient de m'intriguer...
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire,
Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.
Mais non : le sérieux est ici plus pressé.
Ma sœur me voyant là, fièrement a passé.
J'en ai frémi... C'est dont nous parlerons ensuite.
Commençons par vous faire admirer ma conduite.
Douceur et complaisance ont caché mes chagrins;
Cependant en secret j'espérois, mais je crains...

Au reste, je ressens une joie infinie,
Vous m'allez délivrer de cette tyrannie,
De ma sœur... et de plus je hais ce neveu-là.
Je vais vous arranger par ordre tout cela.
Mais parlez le premier; quel parti dois-je prendre?
Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.
En reprenant haleine, on vous écoutera :
Parlez de votre amour, et l'on y répondra.
Parlez.

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule
Des mêmes passions dont le tourbillon roule
En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler;
Car en vivacité j'ose vous égaler.
Tristesse, joie, amour, haine, crainte, espérance...
Mais mon amour surtout m'a reduit au silence;
Je n'ai pu dire un mot, parce que vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout esprit, quoique vous vous taisiez;
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'explique:
Tout en vous parle au cœur, mon cher chevalier Cliqu

FRONTIN.

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi, tout en vous, par un rapport charmant,
Tout en vous, tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai : mais je crains ce dédit qui m'engage,
Et je crains encor plus cette sévère sœur,
Qui croit que c'est un crime, hélas! d'avoir un cœur,
Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifférence
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance,

C'est-à-dire dès l'âge où mon discernement
Eût pu vous distinguer, vous choisir pour amant.
Oui, mon cher chevalier, oui, je vous le répète,
Je vous aime trop tard, sans cesse je regrette
Trente ans que j'ai passés sans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq; mais je serois venu
En ce monde vingt ans plus tôt pour vous connoître,
Çà, le temps étant cher pour nous comme il doit l'être,
Voyons, vîte, réglons, qu'avez-vous résolu?

ARAMINTE.

J'ai vu, revu, réglé, déterminé, conclu:
Dussé-je être en horreur à cette sœur sauvage,
Qui pour elle et pour moi hait tant le mariage,
Vous serez mon époux dès demain, dès ce soir.

FRONTIN.

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir.
Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les billets de Valère.
Composez avec lui, votre argent est-il prêt?

ARAMINTE.

Oui, j'ai tout retiré; car c'est mon intérêt
Qu'avant que ma sœur sache, hélas! mon mariage,
Ce dédit soit rompu: je suis prudente et sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parens,
Pour leur communiquer le parti que je prends.

SCÈNE IX.

ARAMINTE.

Envoyons au plus vîte un laquais à Valère.
Mais que vois-je ! ma sœur rentre avec le notaire.
Sur l'argent que j'ai pris elle va s'irriter.
Il vient l'avertir.

SCÈNE X.

BÉLISE, ARAMINTE.

BÉLISE.

Oui, ma sœur a vu monter
Le notaire. Elle va deviner le mystère.

ARAMINTE.

Je la vois agitée : ah! je crains sa colère.
Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent ?

BÉLISE.

Ah ! je vois qu'elle sait la chose ; il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard, au fond, quoi qu'il m'en coûte,
Dire que cet argent est pour me marier.

BÉLISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entière confidence ?
Hasardons.

BÉLISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE.

Ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, je pense

(*A part.*)

Que... la peur me saisit.

ARAMINTE, *à part.*

La honte éteint ma voix.

BÉLISE.

Pour placer un argent quand on s'est fait des lois...

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dispose...

BÉLISE.

On devroit avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur.

BÉLISE.

Oui, d'abord...

ARAMINTE.

On doit...

BÉLISE.

On craint...

ARAMINTE.

C'est moi...

BÉLISE.

Je l'avouerai...

ARAMINTE.

J'ai tort.

BÉLISE.

On doit demander grâce...

ARAMINTE.

Une faute si grande...

BÉLISE.

Oui, quand on s'est promis...

ARAMINTE.

Ma sœur, je vous demande
Pardon...

BÉLISE.

Pardon, ma sœur...

ARAMINTE.

Pardon...

BÉLISE.

Pardon...

ARAMINTE.

Comment?
Nous demandons pardon toutes deux?

BÉLISE.

Mais vraiment
Vous me le demandez, quelle est donc votre offense?

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez, je pense;
Que m'aviez-vous donc fait?

BÉLISE.

Mais vous-même, ma sœur?

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BÉLISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh! mais... vous aurez su sans doute du notaire,
Que j'ai pris cet argent.

BÉLISE.

Vous en aviez affaire.
Vous avez eu raison de prendre votre bien,
Car chacun à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai cru pouvoir le prendre.

BÉLISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.
J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma sœur, tant mieux.
Je calme là-dessus mes désirs curieux.

BÉLISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante.

ARAMINTE.

On est libre avec vous, que vous êtes charmante!

BÉLISE.

Hélas! je ne vous ai jamais gênée en rien,
Hors sur le mariage, et c'est pour votre bien.
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible...

ARAMINTE.

Ah! vous n'aurez jamais ce foible là.
S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,
Loin de vous condamner, j'aurois la complaisance...

BÉLISE.

Ah! soyez sûre aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Parfois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BÉLISE.

Hélas! je serois fille à vous autoriser,
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh! mariez-vous vîte, oui, j'en serois ravie,
Car enfin je pourrois....

BÉLISE.

Quoi! comment?

ARAMINTE.

Mais, ma sœur....

BÉLISE.

Auriez-vous pu laisser surprendre votre cœur?

ARAMINTE.

Et vous?

BÉLISE.

Mais vous?

ARAMINTE.

Mais vous?

BÉLISE.

Eh!

ARAMINTE.

Mais oui.

BÉLISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, que je vous aime!
Oui, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sait que les bons cœurs sont tous faits pour l'amour.
Vous vouliez rester fille, ah! quelle extravagance!

BÉLISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence
Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.
Sans doute, chère sœur, sage comme vous êtes,
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BÉLISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparemment
Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin; c'est un jeune homme aimable.

BÉLISE.

Celui que j'aime est jeune, et pourtant respectable,
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air.

BÉLISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BÉLISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, et parle à l'aventure;
Mais toujours bien pourtant.

BÉLISE.

Comme vous. Et je voi
Qu'à notre caractère avec goût, vous et moi,
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BÉLISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé; c'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... j'ai trouvé comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué; c'est le chevalier Clique.

BÉLISE.

On en dit du bien, et... vos suffrages, ma sœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eu des travers étranges.
Ce dédit, par exemple.

BÉLISE.

Oui, ce dédit, d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BÉLISE.

Nos billets!

ARAMINTE.

Nous avons eu grand tort,
Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BÉLISE.

Je viens de refuser sa demande importune,
Et je crois qu'il ignore encore nos projets,
Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous prendre?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ISABELLE, BÉLISE, ARAMINTE, VALÈRE.

VALÈRE.

Profitons du moment. Il ne faut pas attendre
Qu'elles poussent plus loin leur éclaircissement.
Isabelle n'est point partie, heureusement,
Mes tantes, et j'apprends une bonne nouvelle.

GÉRONTE.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter,
Et je vois que tantôt c'étoit pour plaisanter
Que vous déclamiez tant contre le mariage;
Car vous-mêmes...

ARAMINTE.

Nous-mêmes!

BÉLISE.

Ah! ma sœur! quel langage!

VALÈRE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE, *bas.*

Pour ne guère donner, ma sœur, il faut nier.

BÉLISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très-faux.

VALÈRE.

Je le crois vrai, mes tantes.

BÉLISE.

Comment! nous prenez-vous pour des extravagantes?
Nous marier! nous!

ARAMINTE.

Nous? non, non, il n'est plus temps

BÉLISE.

Non, vous n'y pensez pas, j'ai plus de quarante ans.

VALÈRE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante.

VALÈRE.

Non.

BÉLISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispuste est plaisante.
Je crois que nous savons notre âge mieux que vous.
Il raille, et les billets, ma sœur, qu'il a de nous,
Ne valent rien, mais rien, c'est en vain qu'il espère.

BÉLISE.

Ils ne valent rien : mais Isabelle et Valère,
Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié;
Leurs légitimes feux enfin me font pitié :
Peuvent-ils, comme nous, haïr le mariage ?
Non; il faudroit leur faire un petit avantage :
Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oui, nous nous attendrissons.

VALÈRE.

Vous vous attendrissez, vos billets seront bons.

BÉLISE.

Ne raillons donc plus. Çà, nous donnons à Valère,
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oui, c'est ce qu'on peut faire.

VALÈRE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BÉLISE.

Comment?

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALÈRE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis libérale,
Cinquante mille francs.

BÉLISE.

C'est trop, mais je l'égale
En générosité.

VALÈRE.

Cinquante mille écus,
Ou nous attendrons.

BÉLISE.

Oh! je ne vous retiens plus,
Mon neveu, mon neveu!

ISABELLE.

Ménagez-les, Valère,
Puisque cent mille francs suffisent à mon père.

GÉRONTE.

Oui, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer,

Donnons-les.

BÉLISE.

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai sur moi ce que j'ai retiré du notaire.

BÉLISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALÈRE.

Voyons si par hasard je n'aurai point aussi
Vos billets; oui vraiment, je crois que les voici.

GÉRONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALÈRE.

Voyez.

BÉLISE.

C'est mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BÉLISE.

Quarante mille francs sur mon banquier, et dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres de change, et quatorze, et puis six.

GÉRONTE.

Je vous unis tous deux.

VALÈRE.

Quel bonheur!

ISABELLE.

Je respire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir, dédit, je te déchire.

SCÈNE XII.

GÉRONTE, ISABELLE, BÉLISE, ARAMINTE, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN, *en habit et en manteau de valet.*

Nos amans sont contens. Il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah! c'est vous, chevalier? pourquoi vous travestir?

BÉLISE.

Ah! c'est le sénéchal; quel est donc ce mystère?
Pourqnoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire?

FRONTIN.

Le voici, je ne suis que chevalier servant.

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BÉLISE.

Mais, sénéchal...

FRONTIN.

Bien souvent,
Quoique sénéchal, moi je porte la livrée.

BÉLISE.

Est-il devenu fou?

ARAMINTE.

De plaisir enivrée,
Ma sœur croit voir en vous son amant sénéchal,
Cher chevalier.

BÉLISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal
C'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez, je pense,
C'est mon chevalier Clique.

FRONTIN.

Oui, j'ai par complaisance,
Pour plaire à la cadette, été folâtre et vif,
Et pour plaire à l'aînée été rébarbatif.
Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,
Ne pouvant être qu'un, je dois en conscience,
Avouer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BÉLISE.

Quoi!

ARAMINTE.

Comment!

VALÈRE.

C'est Frontin lui-même.

BÉLISE.

Où sommes-nous?

VALÈRE.

Un maraud de valet faire un tel personnage?

ARAMINTE.

Un valet!

BÉLISE.

Un valet!

GÉRONTE.

Le parti le plus sage,
C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au neveu la ruse du valet.

BÉLISE.

Ah! ma sœur!

ARAMINTE.

Ah! ma sœur! cachons-leur notre honte.

VALÈRE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon conte,
Peut-être les rendra moins injustes pour moi.

FRONTIN.

En morale comique, il est permis, je croi,
Aux Frontins de punir l'avarice des tantes,
Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN DU DÉDIT.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome trente-cinquième.

